



## GUIDE

HISTORIQUE, DESCRIPTIF ET ARTISTIQUE

# DE TURIN,

DE SES ENVIRONS

ET

DES VILLES LES PLUS REMARQUABLES

## DU PIÉMONT

PAR

PIERRE GIURIA

Traduction de J. RAVOIRE



#### TURIN.

CHEZ J.-B MAGGI EDITEUR-MARCHAND-D'ESTAMPES
Rue de Pô, n. 56

1853

TURIN, Imprimerie G. BENEDETTO E C., rue de l'Arc, 14.

N

## AU LECTEUR

dents les maisents des duvilentiers. En anclant à la des-

Je me suis proposé d'écrire un Guide historique, descriptif et artistique non seulement de la ville de Turin, mais encore des principales villes du Piémont, qui eurent une existence politique particulière, et qui conservent quelques précieux restes d'antiquités. En écrivant ce Guide, j'ai eu pour objet de faire voir à l'étranger, peu au fait de ce qui nous appartient, et à ceux des nationaux qui ignorent et méprisent ce que nous possédons, qui admirent ce qui n'est pas du pays, que le Piémont, en fait d'objets d'art, n'est pas aussi pauvre qu'on le croit ordinairement. Aidé par ceux qui

m'ent précédé dans ces recherches laborieuses (car un Guide ne s'invente pas), aidé par des archéologues qui ont bien voulu me communiquer quelques récentes notions d'antiquités, je puis me flatter de n'avoir rien omis de tout ce qui peut ajouter à l'éclat de notre pays, rien de ce que l'on conserve de vraiment remarquable, non seulement dans les édifices publics, mais encore dans les maisons des particuliers. En mêlant à la description des lieux, quelques faits historiques ou quelques observations artistiques, j'ai tâché de faire mieux apprécier l'importance, le but et la beauté des monuments; avant plus en vue les matières que le nombre des pages, j'ai omis tout ce qui est d'un caractère tout-à-fait transitoire, qui peut très-bien figurer dans un bulletin journalier, mais qui variant chaque jour, ne serait bientôt plus qu'une stérile nomenclature. Je ne sache pas qu'il existe un pareil travail réduit dans les proportions d'un Guide ; l'excellent Dictionnaire de l'abbé Casalis est trop volumineux pour que le voyageur puisse le porter avec lui; d'autres opuscules qui ont paru de temps en temps, trop restreints et trop superficiels, ne peuvent donner une idée exacte de ce que nous possédons; enfin j'ai mis tous mes soins pour que ce livre ne fût pas seulement utile au voyageur, qui se borne à jeter un. regard fugitif sur nos Musées et sur nos Galeries, mais qu'il fût aussi utile à ceux de nos concitoyens qui, fiers de leur pays, désirent connaître tout ce qu'il renferme de beau. C'est au lecteur à juger si j'ai atteint mon but, mais ne l'aurais-je pas atteint, il me tiendra compte de ma bonne intention, et il me saura gré du pénible travail auquel je me suis livré pour me procurer les matériaux, non par le désir d'une gloire personnelle, qu'il ne faut pas attendre de ce genre d'ouvrage, mais par amour de mon pays, qui, sous tous les rapports, est une partie très-importante de la Péninsule.

Pierre Giuria.

and the later which may be might an article of the gordinal telegral.

1-05/1

#### AVANT-PROPOS

La munificence royale de Charles Albert, et l'état actuel de la Péninsule, ont placé la ville de Turin au rang des principales villes d'Italie, soit pour la richesse de ses monumens, soit pour son importance politique. Si le passé de cette capitale est remarquable dans l'histoire de ses princes, l'avenir qui lui est préparé sera plus brillant encore dans l'histoire des peuples regénérés.

Mais avant de conduire le voyageur pour visiter les palais, les galeries des tableaux et des armes, il est à propos de lui faire connaître à quelle époque et sous quels auspices toutes ces richesses ont été créées. L'histoire nous servira à illustrer les monumens, et ceux-ci nous feront apprécier le caractère de la nation, caractère que chaque peuple imprime à ses monumens, comme chaque individu imprime le sien à ses actes. Le génie méditatif et guerrier du peuple piémontais ne saurait être en aucun lieu mieux retracé que dans la galerie des armes et dans les musées d'histoire et des sciences.

## ALAST-PROPOSE

Here are all expensions of a consider the conservation of the property of the conservation of the property of the conservation of the conservation

00/1

#### CHAPITRE PREMIER

#### TURIN AU TEMS DES ROMAINS

L'origine de la ville de Turin, comme celle de toutes les villes les plus anciennes, se perd dans l'obscurité de la fable. On ne sait pas même d'une manière positive d'où elle a tiré son nom. Les uns prétendent, sur l'autorité de Pline (liv. III), qu'elle fut ainsi appelée du nom des peuples taurini, d'origine ligurienne; d'autres, du mot celtique taurisci, qui signifie montagnard; d'autres, enfin, du mot taureau, dont l'empreinte est encore sur les édifices publics, comme armoiries de la ville.

Sans prétendre à la science mystérieuse de quelques antiquaires, qui ont peut-être eu le privilége de fouiller dans les archives de Noé, puisqu'ils décrivent avec tant d'assurance les émigrations et les vicissitudes des peuples primitifs, nous pouvons affirmer que la nation (gens) taurina devait être très-puissante même dès le tems d'Annibal, puisqu'en déscendant les Alpes, il rechercha l'alliance de ce peuple; cette alliance lui ayant été refusée, le général carthaginois n'hésita pas, il assiégea la ville, la prit après un siége de trois jours, et fit un carnage des habitans.

Les Taurini se trouvaient alors engagés dans une guerre contre les Insubriens; d'où l'on peut conjecturer que leur domination s'étendait bien avant dans cette région. C'est cette guerre contre les Insubriens qui, au dire de Tite Live, facilita la victoire d'Annibal. La défaite des Taurini jeta l'épouvante dans les autres villes italiennes, qui se soumirent sans

résistance à l'armée carthaginoise.

Dans la suite du tems, le peuple taurinus appartint probablement au royaume de ce Jules Cotius, qui, étant le gardien des Alpes, éleva à Suse, en honneur d'Auguste, le célèbre arc de triomphe qu'on y voit encore; de ce Cotius qui, comme l'observe très-bien Denina, fut le seul qui dans tout l'occident portât le titre de Roi. Mais sous Néron, ce royaume fut réduit en province romaine, et Turin fut agrégée aux 22

tribus du peuple romain.

D'après des inscriptions relatives à cette époque, Turin est appelée: Julia Augusta Taurinorum Colonia Julia, parce que Jules César y avait fondé une colonie romaine. Jupiter en était le protecteur, comme il en résulte de l'inscription suivante: Jupiter Custos Augustæ Taurinorum.

Il est certain que même dans ces tems reculés, Turin possédait déjà plusieurs splendides monumens, tels que théâtres, cirques et arcs de triomphe; mais il y en eut peu qui échappèrent aux dévastations des barbares, qui vinrent, comme

un torrent, détruire l'empire romain.

Ce qui échappait à leur fureur, tombait sous les coups de Amolo, évêque de Turin, qui, pour se venger de ce que les habitans l'avaient chassé de la ville, en détruisit les tours et les nombreux portiques non interrompus; et enfin sous les coups des Français, conduits par François I, qui abattirent

les quatre faubourgs qui entouraient la ville.

Le nom Taurinus était déjà célèbre, dans ce tems, pour la valeur militaire; un certain Caius Gavius Silvanus, et un nommé Quintus Glitius Attilius Agricola, tous deux taurini, se signalèrent l'un et l'autre: le premier, dans la guerre contre les Draces, où il obtint la couronne murale; et l'autre, dans la guerre britannique, ce qui lui valut des présens de l'empereur Claude; la patrie lui éleva un monument public. Dans ces tems là, la configuration de la ville était carrée, et disposée en forme de camp romain.

#### CHAPITRE SECOND

#### TURIN DANS LE MOYEN-AGE

Lorsque les Longobards envahirent l'Italie, ils partagèrent cette contrée en plusieurs duchés; Turin en fut un. Son premier duc fut, en 589, Agilulph, qui, ayant épousé Teodolinda, veuve de Autari, devint roi de la Lombardie. Ce fut lui qui jeta les fondemens de la cathédrale de Saint-Jean.

Le second fut Ariolaldo, que d'autres nomment Arioldo,

qui fut aussi élu roi

Le duché de Turin s'étendait alors jusqu'aux murs de Val de Suse; mais quand Charles-Magne, après avoir vaincu les Longobards, rendit à l'Italie les sommets du Mont-Iseran, du Montcenis et du Montgenièvre, d'abord occupés par les Francs, le duché de Turin changé en comtée, s'augmentait du territoire chierese, jusqu'aux premières collines de l'Astigiana.

Ratherto était comte de Turin en 827, pendant que régnait Louis-le-Débonnaire; mais nous ne savons plus rien de cette comtée jusqu'en l'an 878, époque à laquelle on lui réunit Asti et Albenga, sous l'autorité d'un vaillant soldat impérial, nommé Soppone, que les chroniqueurs appelèrent glorieux comte.

En omettant quelques évènemens de peu d'importance, qu'un abrégé historique ne comporte pas, venons à cet Ardouin, dit Glabrione, qui vers la moitié du xi siècle fut comte de Turin, et qui enleva aux religieux de la Novalaise

une grande partie de la vallée de Suse.

Un autre Ardouin, marquis d'Ivrée, et que l'on croit neveu de Glabrione, eut ensuite la comtée de Turin et la couronne d'Italie. Celui-ci, vraiment roi italien, commençait la guerre contre les étrangers, battant dans les gorges de l'Adige une armée allemande, et il l'aurait encore défaite près de la Brenta, si la trahison n'eut dissous tout-à-coup son armée.

L'événement le plus remarquable que l'histoire nous rappelle sur la fin du onzième siècle, c'est l'établissement de la ville de Turin en commune, gouvernée par des consuls; le premier desquels fut Étienne en 4472. Mais les Turinais, craignant que le consul ne changeât son pouvoir temporaire en un pouvoir perpétuel, ou qu'il ne devint tyran, demandèrent un bailli étranger, comme avaient coutume de faire d'autres communes italiennes, et ils l'obtinrent. Trois ans après, tout se faisait par les consuls, majeurs ou mineurs.

En 1200, le peuple ayant de nouveau la supériorité, on rétablit la charge de bailli; il était proposé par le peuple et nommé par le prince. Les princes de Turin avaient été auparavant les comtes de Savoie, qui s'étaient emparés de la ville dès l'an 1430, en la personne d'Amédée III, rièreneveu de la comtesse Adélaïde; mais les Turinais ayant re-

pris leur liberté, et conservé leur indépendance, jusqu'à la fin du XIII siècle, firent une alliance avec la commune de Pignerol, et avec d'autres communes moins importantes, pour se protéger réciproquement contre le prince Thomas de Savoie, qui menaçait sur la frontière. Après quelques batailles entre le comte Thomas et les confédérés, la paix fut faite le 48 novembre 4 235; et la liberté de la commune fut assurée.

En 4252, Thomas II, ayant épousé une nièce d'Innocent IV, reprit, comme dot de sa femme, Turin, Ivrée, Rivoli et d'autres fiefs circonvoisins; mais trois ans après, ayant été fait prisonnier par les Turinais mêmes, parce qu'il n'avait pas su vaincre les Astisans qui étaient venus attaquer Montcallier, fut enfermé dans la tour de Porte-Susine. Turin recouvra son indépendance, quoique pour le passé l'autorité du prince n'eut été que celle du haut domaine, telle que l'exerçaient les empereurs allemands.

Turin, après s'être soumise au pouvoir de Charles d'Anjou, chef du parti guelfe en Italie, qui la gouvernait par ses vicaires, passa sous l'autorité des marquis de Montferrat; mais Thomas III de Savoie, s'étant emparé (d'une manière peu honnête) de Guillaume VII, marquis de Montferrat, le força

à lui restituer Turin, ainsi que d'autres terres.

Depuis lors, l'histoire de Turin commence à devenir celle des princes de Savoie. Nous voyons le comte Vert, qui en 1381 juge en grande solennité, et en présence des ambassadeurs de France et de Hongrie, la grande querelle entre les Génois et les Vénitiens; et en 1418, Amedée VIII, qui prend le titre de comte de Piémont. Dès à présent nous ne citerons que les événemens principaux qui eurent lieu dans la ville de Turin, jusqu'à nos jours.

#### TURIN DANS LES TEMS MODERNES

En 4537, les Français s'étant emparé de la ville de Turin, en détruisirent les quatre faubourgs, et François I l'incorpora à son royaume de France; mais par la paix de Cambrai elle fut restituée à Emmanuel, vainqueur à la bataille de Saint-Quentin.

Pour esquisser en peu de mots les nombreuses réformes

d'Emmanuel Philibert, réformes qu'il acheva admirablement pendant son règne de 20 ans, nous dirons qu'il sut substituer les intérêts particuliers aux intérêts généraux, et par là il se montra aussi habile politique que grand capitaine.

En 4630, la ville de Turin fut dévastée par la peste, et d'une manière telle, que de 44,000 personnes restées en ville, il n'en survécut que 3,000; il faut lire à ce sujet l'histoire qu'en a transmise le médecin Fiochetto, témoin ocu-

laire, pleine de faits qui font frémir et gémir.

Peu de tems après, les discordes entre la régente et le prince Thomas amenaient à Turin des armées étrangères. Dans la nuit du 27 août 4639, le prince Thomas y entra à l'improviste, et força la régente à se refugier dans la citadelle. Il se présenta alors un étrange spectacle. Le prince Thomas et les Espagnols, campés à Turin, assiégeaient la citadelle, qui était occupée par les Français; et une armée française, commandée par d'Harcourt, assiégeait Turin, pendant qu'une armée espagnole, alliée du prince Thomas, bloquait le camp français. Le prince Thomas dût ceder, et la ville de Turin fut occupée par les Français, qui la gardèrent jusqu'à la paix du 3 avril 4645, époque à laquelle y entra solennellement le jeune prince Charles Emmanuel II.

Dans le mois d'octobre 4703, Victor Amédée, piqué de la hauteur française, déclara la guerre à la France et à l'Espagne, et il n'avait que 4000 soldats; en 4706 les Français assiégèrent Turin; le marquis de Carraglio et le comte Daun commandaient les assiégés, et le comte de la Roche d'Allens

défendait la citadelle.

Chose étrange! les portes de Turin ne furent point fermées pendant le siége. Les poitrines des citoyens y tenaient lieu de remparts. Pierre Micca y sacrifia sa vie, et sauva sa patrie. Le duc Victor Amédée et le prince Eugène, son cousin, surviennent le 7 septembre. ils attaquent, renversent complètement les Français, et entrent triomphans par la Porte-Palais. Le temple de Superga est un monument de la piété et de la valeur de Victor Amédée.

En 1793, de nouvelles armées françaises menacèrent Turin, mais les cols de Raus et d'Athion attestèrent la valeur des Piémontais, passée en proverbe. Ce qui fit écrire à Napoléon que le roi de Sardaigne, avec un seul de ses régi-

mens, était plus fort que toute la république subalpine. En 1798 Charles Emmanuel dût ceder la citadelle aux Français, et se retirer en Sardaigne. Mais les Austro-Russes reprirent Turin un an après. La grande journée de Marengo ayant donné la victoire à Napoléon, le Piémont, réduit en une province, fut incorporé à la France. Turin vit tomber ses murs et s'élever le pont de Pô.

Les grands événemens de 4844 ramenèrent les princes de Savoie dans leur ancienne résidence, et Turin redevenait

capitale.

Malheureusement on ne voulût tenir aucun compte des progrès que la civilisation avait faits dans l'esprit des peuples; il était reservé à Charles Albert de les comprendre et de les proclamer. Turin, sous le règne de ce grand Prince, s'agrandit, s'enrichit de monumens, et elle est maintenant la seule capitale d'Italie, où l'on voit flotter l'étendard national.

Les armées étrangères, qui, après notre glorieuse, mais malheureuse guerre de l'indépendance, occupèrent une si grande partie de l'Italie, ne vinrent pas attrister Turin de leur présence; de manière qu'elle est maintenant le boulevard de la nation italienne, la capitale d'un royaume qui, quoique peu étendu, est cependant toujours, par sa position géographique, par le caractère belliqueux de ses habitants et par la loyauté et la valeur de son prince, celle qui attire les regards de l'Europe, et qui soutient l'espoir de l'Italie.

#### CHAPITRE TROISIÈME

#### TRADITIONS AU SUJET D'ANCIENS MONUMENS

#### DE LA VILLE DE TURIN

Le lecteur sera bien aise de connaître ce que Turin avait de plus remarquable dans les tems passés, et il pourra mieux juger du présent. Quoique l'incendie allumé par les Bretons et les Bataves, au tems de l'empereur Vitellius, les vengeances de l'évêque Amolo, et les dévastations commises par les Français sous François I, aient fait disparaître les arcs de triom-

01/11

phe, les trophées militaires, les portiques qui ornaient la ville ancienne, toutefois les marbres de Turin, que l'on conserve dans les peristyles de l'Université, et ce que l'on découvrit à plusieurs reprises dans plusieurs quartiers de la ville, nous mettent à même d'en déterminer l'ancienne circonférence, et d'en décrire les monumens les plus remar-

La ville primitive avait une forme carrée, à l'instar des camps romains, entourée de bastions et de tours, que l'on trouve encore dans les descriptions les plus anciennes et dans les plans qu'en fit en 1577 Philibert Pingone, et que le célèbre Flamand Jean Carrache a gravés. Ayant ensuite découvert, en fouillant dans plusieurs endroits, les traces de l'ancienne route romaine, on parvint à prouver qu'elle était formée de larges et de grosses dalles en pollygones irréguliers. On peut juger, comme l'observe très-bien le chevalier Cibrario, que les remparts de Turin bornaient l'espace compris entre le Palais-de-Madame, et la moitié du quartier des Jésuites, entre les tours du Vicariat, et la maison du comte de St-Alban, rue St-Thomas.

Turin l'ancienne avait quatre portes.

Porte-de-Marbre, ainsi appelée à cause de la richesse des marbres, dont elle était formée, et qui plus tard, en 4675, servirent à embellir l'église de S.te-Thérèse, qui y fut construite tout près, un peu à l'est.

Porte-Palatine (porta Palatii) qui fut ensuite fermée lorsque par ordre de Victor Amédée on ouvrit la Porte-Victoria près

de la Place-aux-fruits.

Porte-de-Turin, maintenant Porte-de-Suse, placée vis-à-vis de cette vallée, et enfin Porte-Fidellona, actuellement Porte-de-Pô.

Les inscriptions que l'on trouve sur les marbres de Turin, porteraient à croire que cette ville, du tems du paganisme, renfermait un panthéon:

> Deis omnibus hyginus Priami pater posuit.

et un temple consacré à Jupiter, protecteur de la ville :

Custos æternæ domus Aug. Taur. Ce temple était élevé sur la colline, qu'on appelle actuellement Colline des Capucins, parce que les anciens avaient coûtume d'élever sur le sommet des collines leurs monumens sacrés. Vénus, Minerve, Hercule, étaient particulièrement honorés par nos ancêtres. Dans la rue Doragrossa s'élevait une tour, au sommet de laquelle était un taureau de bronze; il y avait aussi une horloge publique. Les Français la démolirent. On conserve le souvenir d'une maison située rue des Pâtissiers, qui appartenait à Ludovic, prince de Piémont, et d'une autre dite la Voûte Rouge, dont les comtes de Savoie, Amédée VI et Amédée VII, étaient propriétaires.

Arrivons maintenant aux quatre faubourgs détruits par les Français; nous rappellerons un ancien château qui s'élevait dans le Bourg de Porte Turrianica, où habitèrent Manfredo et Berta, marquis de Suse, et où plus tard les comtes de Sa-

voie donnaient audience.

Il y avait un grand nombre d'églises et de monastères, parmi lesquels nous citerons, comme plus remarquables, les couvens de St-Augustin, des abbés de St-Benoît et du Mont-Valérien; une église des moines de Jérusalem, et une église de St-Bernard. Ce faubourg s'étendait vers le couchant jusqu'à Collègne, et au midi jusqu'à St-Roch de Grugliasco. On croit que sa population s'élevait à 25 mille âmes.

En dehors de la Porte-de-Marbre, un autre faubourg s'étendait jusqu'au torrent Sangone, où il y avait un amphithéâtre, destiné à des représentations théâtrales, et à des luttes de gladiateurs. Ce faubourg renfermait un grand nombre d'inscriptions romaines, et avait environ 45 mille âmes. Le troisième faubourg, moins peuplé, s'étendait depuis le

château des Quatre-Tours, jusqu'au pont de Pô.

Le quatrième faubourg, près de la Porte-Palatine, trèspeuplé, renfermait un grand nombre de couvens et d'églises, parmi lesquelles on distinguait celles des Franciscains, de St-Lazare, de Ste-Marguerite, de St-Roch et celle de la paroisse de St-Paul. Il y avait encore entre le Bourg-Palatin et la Turrianica, un autre bourg nommé il Marcilago. Autour de ces faubourgs s'élevaient quelques châteaux, dont un, sur les bords de la Doire, s'appelait Lucento; et non loin de là, on voyait une autre forteresse qui, en l'an 1820, fut complètement démolie. Il y avait encore une autre forteresse

sur la Colline des Capucins, appelée Bastia, construite en bois et en terre.

En s'avançant un peu sur la route de Rivoli, on trouvait une tour, une église et un hôpital; c'était le couvent des moines de la Vallombrosa.

Quittons maintenant le champ des souvenirs, et entrons

dans celui de la réalité et de la vie actuelle.

#### CHAPITRE QUATRIÈME

#### TURIN MODERNE

La ville de Turin, capitale du royaume sarde, est située au milieu d'une plaine non moins fertile que pittoresque, bornée au nord par les alpes cotiennes; au levant par les alpes maritimes; cette plaine est arrosée de plusieurs courantes d'eau; la ville est près du confluent du Pô et de la Doire-Ripaire. Elle est sous le 5°, 24', 25" de longitude orientale du Méridien de Paris, et le 45°, 4', 84" de latitude boréale; à 35 lieues sud-est de Chambéry, à 27 lieues nord-ouest de Gênes, et à 28 sud-ouest de Milan.

Le voisinage des alpes fait que l'hiver y est assez rigoureux; mais l'automne y est délicieuse. Les habitans de Turin en profitent pour aller jouir des plaisirs de la campagne, dans les jolies maisons dont est parsemée la colline depuis Saint-Maure jusqu'à Montcallier. La population de Turin, vers la moitié du xiv siècle, n'était que de 4 mille 500 âmes; en 1584 on y comptait environ 10 mille âmes; en 1598,

11 mille 600 ames.

En 4792, d'après le Galante, Turin contenait 70 mille 984 habitans dans la ville, et 17 mille 98 dans les faubourgs.

En 1796, la population s'élevait à environ 90 mille habitans; pendant l'occupation française, elle fut réduite à 65 mille.

En 1826, elle dépassait les 100 mille; en 1840, on la supposait de cent-quinze mille, et actuellement, en 1852, on la porte à cent-cinquante mille.

Maintenant elle est divisée en quatre sections: Pô, Monviso, Moncenis et Doire. Chacune de ces sections a un faubourg, plus ou moins peuplé: Bourg-de-Pô, Bourg-Neuf, Bourg-San-Donato et Bourg-Doire; on en commence un cinquième, qu'on appellera Vanchiglia. Si le plan adopté par la municipalité de Turin s'exécute, la ville sera augmentée de 50 îles, comme on peut le voir sur le plan qu'a fait graver M. Jean-Baptiste Maggi. Nous achêverons cet aperçu sur la ville de Turin, en rappelant qu'elle était une ville épiscopale depuis l'an 340; car on conserve des traditions d'un Saint Victor, qui était à cette époque évêque de Turin. Toutefois l'histoire des évêques de Turin ne commence qu'avec Saint Maxime, en 445. En 4545, Léon X l'éleva à la dignité de métropolitaine.

lesta describer à 10 de <del>la company de la co</del>

· Berna del Californi, el vori produced del ser el 2 del albent di 2134

#### PALAIS-ROYAL

Si l'extérieur de cet édifice ne peut être comparé aux palais des autres souverains, toutefois l'intérieur égale en richesses et en objets d'art un autre palais quelconque. En le décrivant, nous n'entendons pas faire l'inventaire de tout ce qu'il renferme; ce serait trop long et inutile. Nous indiquerons seulement les objets qui méritent le plus l'attention du voyageur, et ceux qui ne sont pas indiqués ou assez décrits dans

les autres Guides.

Où nous voyons maintenant la grille de fer, il y avait autrefois un pavillon orné de statues, qui servait à cacher la grande simplicité de la façade du palais. Le dessin de cette grille est l'ouvrage du chevalier Palagi, qui en fut chargé par le roi Charles Albert; et les statues équestres représentant Castor et Pollux, qui sont sur les piliers des deux côtés de l'entrée, sont l'ouvrage du fameux sculpteur Sangiorgio, et furent jetées par pièce dans la fonderie Manfredini à Milan. Il y en a qui prétendent que les formes des chevaux sont un peu menues et mesquines; mais il faut observer que ce ne sont pas des chevaux de bataille, mais des poulains qu'on dressait à la course. Quant au palais, Charles Emmanuel II chargea le comte de Castellamonte d'en faire le dessin; le roi Victor l'étendit d'après les dessins du célèbre Juvara (de Messine), et Charles Emmanuel III en fit continuer les travaux. C'est un édifice carré, ayant au milieu une vaste cour, entourée d'un beau portique, soutenu par des piliers qui sont aussi carrés; d'un côté, au levant, il communique, par la Gallerie-Beaumont, au palais degli uffizi; de l'autre côté, au nord, il communique à la chapelle Sindone, et au Palais-Chablais, jadis de Marie Christine, et maintenant habité par le duc de Gènes.

La façade du palais, quoique sans ornement, est majestueuse et imposante, à cause des deux pavillons très-élevés, qui sont des deux côtés; une autre facade est au levant, et donne sur le Jardin-Royal; le vestibule, à la vérité, est très-simple, et n'est remarquable que par quelques statues, qui appartenaient jadis aux ducs de Mantoue, et qui y furent transportées du château de Montferrat. Mais l'aspect des degrés qui conduisent au premier étage à gauche, est bien différent. Aux pieds de cet escalier, on voit en face la statue équestre de Victor Amédée I, placée sur une large base. Le cheval a cela de beau, qu'il est d'une seule pièce; on le croit l'ouvrage d'Adrien Frisio, ou de Pierre Tacca, tous deux élèves de Jean Bologna: mais les esclaves enchaînés, courbés sous lui, sont d'une telle perfection, que quelques uns les regardent comme l'ouvrage de Jean Bologna même. Toutefois, en les

jugeant sans prévention, on voit que la jambe de l'un d'eux, à la droite de l'observateur, est très-mal faite, et que le corps de l'autre est extrêmement court. Ces esclaves ont été apportés de Rome, et rappellent l'école de Michel-Ange. La statue de bronze qui représente le prince, est remarquable pour le fini, et surtout pour la ressemblance des traits.

Sur le piédestal on lit les inscriptions suivantes, que l'on croit du chevalier Emmanuel Tesauro; la première, vis-à-vis de l'obser-

Divi Victoris Amedei bellicam fortitudinem et inflexum justitiæ rigorem; metallum expressum vides, totum animum videres si velox ingenium, flebilemque clementiam exprimere metallum posset.

Du côté opposé:

vateur:

D. Victoris Amedei
quot unum rapere fata potuerunt
regiam ore majestatem
eterna vindicat imago
in regias virtutes et heroica gesta
jus nullum fatis reliquit fama.

Après avoir monté la première rampe d'escaliers, elle se divise en deux, et se réunit de nouveau. Escalier admirable pour la magnificence de sa construction; et l'on trouve sur le premier palier, placées dans une niche, les statues d'Esculape et d'Egée, d'une beauté telle, qu'on les attribue même à un ancien ciseau grec; vis-à-vis on voit aussi dans une niche la statue d'une Minerve, d'un moindre mérite pour l'art que les deux statues susmention-

nées; et enfin sur le palier supérieur la statue de Diane, déesse de la chasse, dont la dimension est au-dessus du naturel : une copie de l'ancienne Diane qu'on attribue à un ciseau grec. Les deux rampes de cet escalier conduisent à la grande salle, appelée autrefois la Salle des Suisses, et que l'on nomme actuellement salle des Gardes-du-Palais. Au milieu de la paroi, vis-à-vis des deux portes d'entrée, il y a une grande cheminée de marbre, remarquable pour trois statues antiques d'enfans, dont l'une représente Hercule enfant, ouvrage grec et d'un dessin parfait. Audessus de la cheminée se trouve une mosaïque composée de marbres précieux et de pierres dures; les petites colonnes sont de marbre de Suse. Dans la séparation de la paroi qui fait face à la cheminée, il y a un grand tableau, ouvrage de Palma-le-Vieux, représentant la bataille de St-Ouentin, remarquable non seulement pour l'art, mais encore à cause de la ressemblance du portrait du prince Emmanuel Philibert à cheval. Dans les parois près de la voûte on voit dans plusieurs compartimens des sujets allégoriques, peints à l'huile par Jean Miele; la corniche représente des faits mémorables de la Maisonde Savoie, expliqués par l'inscription qui est au-dessous. Au milieu de la voûte est une grande médaille, représentant le Comte Vert qui donne le collier de l'ordre au marquis de Saluce; tableau d'une bonne composition, mais d'un coloris trop pâle; cette grande médaille fut peinte par le célèbre artiste Belosio, qui en fut chargé par sa majesté Charles Albert. De cette salle on passe dans celle des Gardes du Corps. richement décorée de sculptures en or; au milieu il v a une statue de Canigia représentant le prince Eugène; il y a un tableau du professeur Puci, et un autre de M. Lazzarini; les affreschi furent peints par le chevalier Gonin. Mais ce qui attire surtout l'attention de l'amateur, c'est le grand tableau du professeur Ayres, intitulé la Soif des Croisés. La seconde chambre est celle des laquais; la troisième celle des pages, toutes deux richement ornées, et remarquables à cause de la peinture du professeur Orienti, laquelle représente l'allemand Barberousse, chassé d'Alexandrie, au tems de la Ligue Lombarde. Il y a un tableau du chevalier Gonin, fixé dans une des parois, représentant Ivrée qui se délivre de son feudataire; et en face de ce tableau, celui du professeur Cavalleri, représentant Amédée III qui jure à Suse la ligue sacrée.

Il y a ensuite la Salle du Trône, admirable à cause des lambris dorés qui l'entourent de tous côtés. Les portes ciselées en or furent faites d'après les dessins du chevalier Palagi , de Bologne; le parquet à pièces rapportées est de Moncalvo. Après celle-là. est la salle où Charles Albert donnait audience; les portes et les panneaux sont sculptés en or, avec des trophées d'armes, faits d'après les dessins du chevalier Palagi; dans un angle de cette salle se trouve un enfoncement en forme de petite chapelle, ayant un autel, et au-dessus duquel on voit un tableau du chevalier Palagi, représentant la Bainte-Famille. Charles Albert avait coutume d'entendre la mes-

se dans cette chapelle. Les vontes de ces différentes salles sont remarquables à cause des peintures du chevalier Delfino, de Jean Miele, et d'autres fameux artistes des tems passés.

La Salle du Conseil des Ministres, ainsi nommée parce que Charles Albert v tenait ses conférences, doit être visitée avec un sentiment de respect, et avec une vive émotion. On v conserve le mobilier de la modeste habitation de Charles Albert à Oporto. Un petit lit en fer, avec une couverture blanche très-simple; une demi douzaine de chaises garnies de coussins verts: deux commodes, sur l'une desquelles il v a un petit miroir; une table de nuit, et enfin une petite table à toilette, de nover, et un fauteuil. le tout d'une simplicité qui conviendrait bien mieux à l'appartement d'un simple particulier. Le tapis qui est étendu sur le parquet est encore le même sur lequel Charles Albert portait ses pas dans ses derniers jours; et de l'étendue de ce tapis l'on peut juger de l'étendue de la chambre où le grand exilé termina sa vie.

L'on voit dans cette salle un tableau de M. le chevalier François Gonin, représentant la Mort de Charles Albert. Les visages tristes de ceux qui l'entouraient, la place des meubles, jusqu'aux couleurs de la tapisserie, tout est retracé avec la plus grande précision. Autour de la chambre on voit les portraits de quelques saints et de quelques bienheureux des princes de Savoie.

Les plafonds de toutes les chambres que nous venons de parcourir ont été peints à perfection par Daniel, Seyler et par Beaumon, qui étaient alors peintres de la Cour. De la salle du conseil des ministres on passe dans celle dite Salle du Déjeûné. par ce que Charles Albert avait coutume d'y prendre ce repas. On y trouve en entrant quelques aquarelles de M. Bagetti, ce même peintre que Napoléon conduisait avec lui, pour qu'il peignît les grandes batailles de l'empire : quelques vases étrusques. bien précieux; deux armoires anciennes historiées avec la plus grande perfection, qui furent apportées de Gênes; et quelques tableaux de Ayres; un buste en marbre, représentant Charles Albert, ouvrage du sculpteur Albertoni; et enfin deux tableaux de batailles de M. Félix Cerutti. La galerie dite de Daniel, et qui aujourd'hui est la salle des soirées, et dans quelque circonstance solennelle la salle à manger, est admirable; Daniel peignit sur le plafond l'apothéose d'un héros, sur le bouclier duquel on voit le monogramme de Victor Amédée. Plus loin on voit Phaéton conduisant le char du Soleil. A la place de précieux tableaux dont Charles Albert fit présent, partie à l'Académie, et d'autres à la Pinacothèque, on voit les portraits des plus grands hommes qui illustrèrent en différens tems et de différentes manières le royaume de Sardaigne: et des peintres du pays, qui en furent chargés par Charles Albert, en sont les auteurs.

La chambre à coucher de la reine est d'un style grave dans ses ornemens, mais cependant très-riches. On passe ensuite dans le cabinet, à guise de boudoir, où S. M. travaille. De celuici on passe dans le cabinet à toilette, orné de glaces encadrées

en or; de là on passe encore dans un autre cabinet, où l'on trouve dix petits tableaux excellens. dont le sujet est tiré de la Jérusalem du Tasso. Ces tableaux sont de Charles Vanloo, Dans un enfoncement de ce cabinet il v a un prie-dieu; ensuite les salles des femmes de chambre, où l'on n'a rien changé aux anciens ornemens, à dire vrai, très-simples; il y a une chapelle où la reine allait entendre la messe. La médaille et les enfans qu'on voit peints sur la voûte sont l'ouvrage du peintre Vacca. Dans le cabinet des miniatures on conserve des portraits suspendus à des glaces incrustés dans les parois. et quelques miniatures très-anciennes, portraits ou copies de quelques fameux tableaux italiens, faits par l'abbé Ramelli ; la voûte a été peinte par le vénitien Nugari.

On passe ensuite dans la salle à manger, décorée d'un grand nombre de tableaux modernes, parmi lesquels on distingue trois paysages ou batailles de Maxime d'Azeglio; un tournois, la bataille de St-Quentin, et celle des habitans de Nice qui repoussent l'agression des Turcs; un point de vue de la mer, lequel représente le bombardement de Tripoli. La voûte de la salle a été peinte par le chevalier François Gonin.

Dans la salle du café attigüe à celle-là on remarque trois tableaux du peintre Storelli : l'arrivée de Torquato Tasso à Turin, et le cardinal Maurice contemplant les quatre élémens, peinture de l'Albani.

La salle de la réception de la reine, qui est après celle-ci, est admirable pour un recueil trèsprécieux de vases du Japon, au nombre de 192, et qui ont coûté trois millions.

Après avoir traversé une autre salle, que l'on nomme la salle du trône de la reine, quoique le trône ait été transporté ailleurs, on entre dans la grande salle de bal, qui, quoique simple, a coûté plus d'un million. On n'y voit que marbres, glaces et bronze.

Aux deux extrêmités de la salle. vis-à-vis l'une de l'autre, il y a deux glaces de deux mêtres sur six, dont chacune a coûté 42 mille francs, et tout autour d'autres glaces moins grandes, garnies de bronze doré. Les figures que l'on voit autour ont été peintes par Belosio: la voûte n'est pas encore faite. La tige des portes est sculptée en échancrure; les colonnes qui semblent soutenir la voûte sont vides; les chapitaux sont de bronze doré. Huit candélabres placés autour de la salle sont aussi de bronze doré; les portes et leurs lambris attirent l'attention de l'amateur.

Si l'étage supérieur est moins riche, il est cependant très-beau. Il est habité par la famille royale. Un de ces appartemens, que l'on appelait autrefois l'appartement du prince de Piémont, est orné d'un grand nombre de peintures et de stucs, exécutés sur les dessins du comte Alfieri. Les peintures des voûtes, et celles qui sont au-dessus des portes, représentent plusieurs faits d'histoire profane. Elles sont de Demora et de Beaumont

L'escalier qui conduit du premier au second étage, comme par une rampe, se divise et se sépare en deux; cet escalier, remarquable pour son architecture à la fois simple et élégante, fut exécuté sur les dessins de Juvara. L'appartement du prince de Piémont fut richement orne de peintures, de sculptures et de stucs, sur le dessin du comte Alfieri. Lechevalier Beaumont et le turinais Millocco en ont peint les voûtes, le Franchiello Demora et le chevalier Beaumont ont peint le dessus des portes, en y représentant plusieurs faits d'histoire profane.

La chapelle royale, dite du St-Crucifix, élevée d'abord comme église paroissiale de Cour par Victor Amédée, est remarquable pour la simplicité et l'élégance du dessin. On voit au maître-autel un grand Crucifix, ouvrage admirable de sculpture en bois. Le tabernacle, fait de pièces rapportées en nacre et en bois étrangers, est un des beaux ouvrages de Piffetti; aux murs latéraux de la chapelle sont appendus deux grands tableaux, représentant l'un, le divin Sauveur prometant à St-Pierre qu'il serait le chef de l'Eglise, et l'autre, encore le divin Sauveur remettant les clefs à St-Pierre. Au bas de ces deux tableaux on lit les mots suivans : J. B. Wanloo Nicensis, 1716. La chapelle à gauche du maître-autel est dédiée au bienheureux Amédée; la statue en marbre représentant le Saint est l'œuvre de l'un des frères Collini. A droite de cet autel, il y a le baptistaire. A gauche du maître-autel on voit une petite tribune, d'où les princes assistent à la messe; on placa dans cette tribune une urne trèsriche et dorée, renfermant le corps en cire de Ste-Philomène : sur le piédestal est gravée l'inscription qui se trouve dans les catacombes de Rome, sur la dépouille mortelle de cette sainte. Pendant l'hiver, la Cour vient

entendre la messe dans cette cha-

pelle.

Une des façades du palais, c'est-à-dire celle qui est au levant, donne sur le jardin royal. La terrasse et le perron qui se présentent, furent exécutés sur le dessin du comte Borgaro, qui était alors major-général. Le dessin du jardin fut fait par Dupsac (français). Le triomphe d'Amphitrite entourée de tritons, qui est au milieu du bassin, fut imaginé et exécuté par le sculpteur Martinez. Il y avait plusieurs jets d'eau inventés par le genevois Mathei; mais la machine hydraulique qui les mettait en mouvement s'est gâtée, et on l'a abandonnée; elle a été remplacée par une végétation inculte, qui n'est pas sans attraits pour un peintre.

Nous ne quitterons pas le jardin sans indiquer au voyageur quelques restes des anciennes fortifications qui entouraient la ville de Turin, et dont on a voulu conserver quelques vestiges. Le jardin est adossé à ces fortifications, qui peuvent être vues d'un coup d'œil, retracées sur des tableaux qui se trouvent dans la Pinacoteca du Palais-Royal Le jardin est d'une forme irrégulière, mais assez vaste pour que les habitans de Turin puissent faire de longues promenades dans ses belles et fraîches allées.

Il ne nous reste à décrire que la galerie de tableaux modernes, dont la collection a été faite par les soins de Charles Albert; la bibliothèque royale et enfin la

galerie des armes.

#### GALERIE DE TABLEAUX MODERNES

#### AU PALAIS-ROYAL

Cette galerie est un monument de la munificence vraiment royale de Charles Albert, et de ses desseins politiques, pour qu'un lien fraternel réunit les Italiens, et les dirigeat tous vers un même but. La pensée de ce grand roi était bien différente de celle des Médicis, qui protégeaient les beaux arts pour les faire servir à l'asservissement de la patrie, pour amollir les àmes et les plier plus facilement au despotisme; Charles Albert voulait que l'art inspirât des sentimens généreux, l'amour de la liberté, et conduisit les hommes à la civilisation. Il chargeait les artistes les plus distingués de la Péninsule de faire les tableaux que l'on voit réunis dans cette galerie, et qui peuvent faire juger d'un coup d'œil ce qu'est actuellement l'art en Italie.

Le tableau que les connaisseurs placent au-dessus de tous les autres, est celui de Belosio, intitulé Une Scène du Déluge; tableau dont la composition et l'effet sont admirables. Celui de M. Podesti, intitulé le Jugement de Salomon, a un coloris plus brillant, mais un dessin moins parfait. Le tableau de Camuccini représentant Camille qui jette l'épée dans la balance, où l'on pesait l'or de

Rome, est le dernier ouvrage de ce grand artiste, et fait voir que son génie s'était malheureusement affaibli. Si cette peinture laisse à désirer quelque chose pour ce qui est du coloris, la beauté de la composition lui donne un grand prix. Un tableau qui fit l'admiration générale, quand il fut présenté dans la salle de l'exposition, en l'hôtel du comte de Benevello, c'est la Ste-Thérèse de M. Molins, figure d'une grandeur naturelle, pleine de vérité et d'expression.

Nous ne passerons pas sous silence, en parlant des tableaux d'histoires, celui de M. Augero, lequel représente le mariage de Emmanuel Philibert; tableau remarquable pour le goût artistique. Parmi les paysages, on ad-

mire deux effets de neige, tableaux flamands; deux paysages de M. Eugène Landesio; deux autres de M. Charles Piacenza de Turin; deux marines de M. Camino, également Piémontais.

Dans la dernière salle de la galerie on trouve un buste en marbre, de grandeur naturelle. représentant Pie IX; ce portrait fut fait d'après nature par le professeur Bogliani, et fut présenté à Charles Albert au commencement du règne de ce pontife.

Le voyageur pourra aussi observer deux magnifiques tapisseries, représentants St-Pierre et St-Paul, lesquelles furent envoyées par Pie IX à S. M. Charles Albert, au commencement de son pontificat.

#### BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE DE S. M.

Cette bibliothèque n'est pas seulement riche en précieux manuscrits, en livres très-rares; mais aussi en chefs-d'œuvre de dessins, comme on va le voir.

Les manuscrits sont au nombre de 2,000 environ, et les plus remarquables sont: une histoire du nouveau testament en italien avec les armoiries de Galeas Marie Sforza duc de Milan, ayant la date de 1475, et plus de 300 magnifiques miniatures de Christophe de Predis de Modène, artiste d'un très-grand mérite, et jusqu'à présent inconnu; tous les documens remis par Fréderic-le-Grand à Algarotti, et quelques lettres de ce roi, pour qu'il écrivit l'histoire de la guerre des 7 ans; quelques lettres du duc Emmanuel Phili-

bert, du prince Eugène de Savoie, quelques autographes de Napoléon, et un grand nombre d'autographes de ses généraux; tous les ouvrages de Ibn Kaldoun, célèbre historien arabe; enfin 53 volumes de dessins pour l'histoire de l'Artillerie en Europe, par le colonel Rouvrou.

Cette bibliothèque renferme plus de 40 mille volumes d'histoire, d'économie publique, de sciences et de voyages; quelques uns de ces ouvrages sont peints en miniature, tels que l'édition de Pétrarque, qu'a faite le professeur Marsant, ornée du portrait du poëte et de celui de Laure, et de quelques aquarelles de Migliara, qui excellait en ce genre de peinture. Il y a un recueil de précieux dessins, environ deux mille, dont 20 sont de Léonard da Vinci, quelques uns de Raphaël, du Titien, et du Corrège. Nous ne passerons pas sous silence une collection de 166 insectes de la Chine, peints sur

papier en soie, et descrits en langue chinoise; plus un recueil de 80 dessins en miniature, représentant des oiseaux, des insectes, des fleurs, etc.

Le chevalier Promis est le directeur de la bibliothèque du roi.

#### ARCHIVES DE LA COUR

Les Archives de la Cour, qui étaient autrefois dans un souterrain sous le château de Chambéry et sous celui du Bourget, contenaient la correspondance des ducs de Savoie avec les princes étrangers, les métaux précieux et les titres relatifs à leurs droits envers leurs vassaux. Ces archives furent transportées, sous le règne de Charles Emmanuel I, dans une des tours du Château-Madame, jusqu'à ce que Charles Emmanuel III les fit placer dans de magnifiques salles attigües au Palais-Royal, et construites en 1731 sur les dessins de Juvara.

Ces archives, outre les précieux documens relatifs aux droits de la couronne, contiennent un grand nombre de manuscrits, admirablement peints: parmi les ouvrages très-rares du xiv et du xv siècle, nous citerons les sui-

vans:

Les œuvres de Pirus Ligorio, en 33 volumes in fol.; les 18 premiers volumes contiennent un dictionnaire historique et fabuleux de l'antiquité, de géographie et de nations et d'hommes célèbres du paganisme et du christianisme.

Les autres volumes renferment des notions sur des familles romaines et d'empereurs romains; tous enfin remplis de dessins de monumens antiques, dessinés, quelquefois avec trop d'invention, par ce célèbre architecte et

antiquaire.

Un volume in-4° manuscrit, du VII siècle, intitulé Lactantii (firmiani) epitome institutionum divinarum; deux grands missels avec de magnifiques miniatures. don du pape Sixte IV au cardinal Dominique De la Rovere, archevêque de Turin.

Æpistolæ Pii II pontificis maximi, impressæ Mediolani per magistrum Antonium Dezarotu parmensem, 1473, maii 25.

Canones et decreta sacrosancti acumenici, et generalis Concilii Tridentini, sub Paulo III, Julio III, Pio IV, pontificibus maximis. Vol. 1 in-fol. Romæ, apud P. Manutium Aldi, f. 1564.

Decreta Sabaudiæ Ducalia, tam vetera, quam nova, ad justiciam et rempublicam gubernandam, etc. Taurini, impressa per insignem Joannem Fabri lingonensem, an-

no 1477.

Valturius (Robertus) de re militari, ad Sigismundum Pandulfum Malatestam, Ariminensium, regem ac imperatorem. Exemplaire très-remarquable à cause

qui représentent les armoiries de la famille Malatesta, et quelques portraits de la Maison de Savoie. juge à propos.

des miniatures dont il est orné, La commission royale de l'histoire du pays a la faculté de choisir et de publier les documens qu'elle

#### GALERIE BEAUMONT

Les armes qu'on voit placées avec ordre dans cette magnifique galerie furent tirées d'abord en 1833 de l'arsenal de Turin et de celui de Gênes, où elles gissaient confusément et rouillées. On en acheta ensuite, par ordre de Charles Albert, en Suisse, en Allemagne, en France et en Angleterre: on fit l'acquisition de la précieuse collection d'armes anciennes, que les héritiers de la famille Martinengo possédaient à Brescia, et qui étaient déposées à Milan chez le peintre Sanquirico. Les familles les plus distinguées du Piémont contribuèrent à l'enrichir par des dons volontaires; au nombre de ces familles, nous citerons le chevalier César Saluce, le prince Eugène de Savoie-Carignan, le marquis Claude d'Aix, le comte Victor Seyssel, ainsi que plusieurs illustres étrangers, tels que le prince d'Ascoli, le vicomte de Cholet, le duc de Montémar, etc.

Dans l'espace de peu d'années, la galerie des armes de Turin acquit une réputation européenne; et elle est peut-être la plus riche des galeries dont puissent se vanter les autres grandes ca-

pitales.

En 1837, elle fut mise au nombre des établissemens royaux, et M. le conite de Seyssel d'Aix, qui avait le plus contribué à la former, en fut nommé le directeur.

Nous ne parlerons que des ar-

mes qui, par leur prix artistique, ou par la célébrité du personnage à qui elles appartinrent, méritent l'attention de l'amateur. Ceux qui voudront les connaître toutes, n'auront qu'à lire la description qu'en a faite le comte de Seyssel, dans un ouvrage intitulé: Armeria antica e moderna di S. M. Carlo Alberto.

A la place G, nº 9, armure en acier qui tient en main un étendard de Louis XIV, étendard qui fut pris aux Français lors du siège

de Turin, en 1706.

L'armure nº 10 a un étendard espagnol avec la devise, guadalaxara, pris par le régiment de Savoie à la fameuse bataille de

Campo Santo.

A gauche, en commençant par le cabinet des médailles, qui est attigu à l'appartement royal, vous verrez au nº 11 une grande armure de fer, que l'on croit avoir appartenu à un soldat qui, ayant été blessé à la bataille de Pavie, se réfugia avec un de ses compagnons d'armes à l'hôpital de Verceil, où il mourut. Le petit casque porte l'empreinte d'un coup de massue.

A la petite place H, nº 20, on voit sur un cheval caparassonné entièrement de fer, une très-belle armure qui appartint à Antoine Martinengo della Palla, en 1441. Cette armure est en acier, avec des bordures et des incisions dorées, parsemée de foudres, munie d'une double défense aux épaules, et surtout à l'épaule

gauche.

Place O, n° 156 et 157. Deux étendards, dont un porte la devise in hoc signum, du régiment de Rekbinder royal-allemand.

Dans le petit espace R, numéros 186, 187 et 188. La bride, le poitrail et la croupière dont était hanarché le cheval du prince Eugène lors de la bataille de Turin, en 1706. Il y a aussi les éperons et les étriers.

N° 25. Une armure en fer, avec un drapeau à la main (n° 215) du régiment français *Dauphin*. Ce drapeau est bordé tour-à-tour de lis et de *dauphins*. Il fut pris à la bataille de Turin, en 1706.

N° 33. Une armure équestre, la plus riche, et la plus belle de toute la collection; elle appartint à Antoine Martinengo: elle est munie d'une lance de tournoi, d'une épée, d'un bouclier et d'un entier caparasson. Cette armure est d'un acier poli, enrichi de ciselures en relief, dorées et entourées d'une bordure dorée et ciselée.

Dans la partie inférieure de l'armoire S, n. 275, on voit la cuirasse que le prince Eugène avait à la bataille de Turin; celle du prince Thomas, marquée du n° 276, et enfin celle que le roi Charles Emmanuel III portait à la bataille

de Guastalla.

Mais ce qui doit surtout fixer l'attention de l'amateur , c'est l'armure n° 35 , qui appartint jadis à Emmanuel Philibert. Cette armure fut fidèlement imitée par Marocchetti, dans le monument équestre, représentant Emmanuel Philibert qui fait son entrée à Turin.

Ce monument est sur la place St-Charles.

Jacques Argente de Ferrare, peintre de ce roi, peignit la même armure sur la toile, que l'on voit dans la galerie des tableaux; et Daniel la peignit de nouveau au Palais-Royal. Les belles miniatures de Lavy, qui sont dans la chapelle de S. M. la reine, représentent le vainqueur de St-Quentin, portant la même armure, et telle on la voit aussi dans une collection de gravures dessinées par L'Angée, qui sont dans la galerie des armes.

Une autre armure qui frappe d'étonnement l'amateur, est celle marquée numéro 37, qui appartint sûrement à un géant; car elle est plus grande que celle que l'on voit dans le musée d'artillerie à Paris, que l'on croit être d'Orlando; plus grande encore que celle qui est dans le Belvedere de Vienne, que portait jadis le géant qui accompagnait l'empereur Maximilien. Ce qui la distingue encore de toutes les armures de la galerie, c'est qu'elle est argentée, entourée de bandes longitudinales, entre lesquelles on voit incrustées des couronnes ducales. d'où se détachent deux palmes ayant l'initiale F.

En s'avançant encore, on voit sur une table un petit trophée d'armes antiques et modernes qui fut fait pour le duc de Bordeaux.

Dans l'armoire F, n° 67, se trouve le bâton de commandeur d'Alphonse de Ferrare, avec ses armoiries; ouvrage italien, semblable au poignard n° 743, et à l'épée n° 891 du même prince, sur lesquels on voit ses armoiries et la date de 1515.

Dans l'armoire S, nº 285, il y a une autre cuirasse de Charles Emmanuel III, qui avaitété transportée, lors de l'invasion française, au Musée d'artillerie à Paris, et qui fut rendue en 1815. On y voit l'empreinte d'une balle que ce prince reçut à la bataille de

Guastalla, en 1733.

Dans la partie inférieure de l'armoire M, n° 350, il y a un casque en fer, fait de bandes unies et dorées, se croisant; il appartint jadis à Etienne Doria, seigneur de *Dolce Acqua*, qui commanda pendant quelque tems tous les navires espagnols.

Parmi les objets les plus remarquables que l'on trouve dans la grande armoire A, on observe, nº 380, une targe très-riche et de très-bon goût, ornée de cinq médailles, où sont représentés les faits principaux de Marius contre Yugurta, ainsi que plusieurs autres figures, sculptées au burin, comme les médailles, enrichies de dessins damasqués. On pourrait l'attribuer à Benvenuto Cellini, si ce célèbre artiste, en décrivant minutieusement ses ouvrages, n'eut pas gardé le silence sur celui-ci.

Dans la partie inférieure de l'armoire C, n° 394, on voit une magnifique rondelle en acier, représentant une des entreprises d'Hercule; les figures sont en bas relief, fortement rehaussées au ciseau, et très-bien gravées. Cette belle armure appartint peut-ètre à Henri IV, parce que la tête d'Hercule ressemble au portrait

de ce prince.

Dans l'armoire D, n° 405, il y a une grande rondelle en fer, remarquable, faite au ciseau, et dont les figures sont en relief; elle représente la bataille de Merida ou Muradat, gagnée en 1212 par Alphonse IX, dit le Sage et le Bon, roi de Castille et d'Aragon, contre les Sarrasins.

Le bouclier de fer bronzé, au n° 419, dans l'armoire G, est attribué à *Primatice* ou à *Jules Romain*, à cause de la beauté des médaillons et de leurs ornemens qui représentent des faits militaires.

Quant aux armes de main, la galerie de Turin en possède une riche collection, que l'on a fait venir à grands frais des pays les plus éloignés de l'Orient, des fles de la mer Pacifique et de l'Aus-

tralie.

Quoique le nombre en soit infini, nous ne voulons pas passer sous silence le sabre (513) indien, dont le fameux Tipoo-Saib fit présent au comte de Boigne. et que celui-ci présenta au roi Charles Albert. Sur la lame de Damas, et d'une matière trèsfine, sont gravés vingt médaillons, dix de chaque côté; ces médaillons représentent des idoles, des amours, des chevaux, des monstres, enfin des objets imaginaires à la manière des orientaux. La poignée, plutôt petite, termine dans sa partie supérieure par une rondelle d'où se détache une garde qui va se joindre à la poignée.

Sous le n° 520, il y a un grand sabre semblable à ceux qui sont en usage chez quelques peuples des Indes orientales; la lame et le fourreau sont presque entièrement couverts de mots arabes; on y lit, entre autres, les mots: Monsieur Abon Mouh Lys Ismael, commandant les troupes du Caucase, et la date de 1765.

Dans l'armoire II, on voit les armes et les instrumens des habitans des Indes orientales et occidentales qui furent recueillis par S. A. R. le prince Eugène pendant son voyage en Amérique, par le comte Vidua dans ses longues excursions dans la Malésie, et par le comte François Serra dans son expédition au Brésil. On y trouve entremèlées quelques armes des Circassiens apportées par le comte de Boutourlin qui a pris part à la guerre récente du Caucase.

L'on voit sous le nº 665, un collier formé de dents des ennemis tués, tel qu'ont coûtume de porter les chefs de la Nouvelle-

Hollande.

Sous les num. 673 et 674, il y a deux sceptres qui appartinrent à deux chefs d'une tribu indienne, du Brésil; sous le n° 682, vous voyez un carquois et des flèches, comme ceux qui sont en usage chez les peuples de la Circassie, et un grand nombre de flèches, d'arcs, etc.

A droite de l'espace I, l'on voit un trophée d'armes indiennes, comme celles qui sont en nsage chez les insulaires de la mer Pacifique, et les habitans de Jaya.

Mais hâtons-nous; il nous reste

encore beaucoup à dire.

Parmi les armes tranchantes qui se trouvent dans l'armoire K. le sabre d'Emmanuel Philibert est remarquable: le sabre que l'on conservait avec soin à la Chambre des Comptes, où l'on dit qu'il servait lors du serment que prêtaient les fonctionnaires publics. Les riches ornemens dont il est garni, indiquent la renaissance des arts, et suffiraient pour lui donner du prix, s'il n'en recevait déjà un, du nom glorieux de celui qui l'a porté. La lame de ce sabre, large et droite, est un très-beau travail de damas, portant une devise en langue persanne, damassé en or et en argent.

Une autre épée très-riche, et

que l'on croit l'ouvrage de Cellini, est celle qui est marquée n° 949. Son pommeau représente un groupe de 7 cavaliers dans l'attitude d'en venir aux mains. Ce pommeau est gravé en relief.

En passant sous silence beaucoup d'autres épées, qu'il serait trop long de décrire, quoique bien remarquables pour la matière et pour l'art, nous nous bornerons à indiquer celle qui rappelle un haut fait piémontais. Cette épée (n° 960) appartint au général Steinghel, commandant la cavalerie française, en 1796, qui ayant attaqué avec 800 chevaux les dragons du Roi, commandés par le colonel Chaffardon, dans le faubourg de Carasson, fut battu et tué.

L'épée sous le n° 982 (armoire M) porte quelques inscriptions latines; on y lit le nom de Jean George, duc de Saxe, qui se réconcilia avec l'empereur Ferdinand II, en 1635; l'épée du célèbre général Jean de Werth, commandant les troupes de l'empereur et de l'electeur de Bavière; sur un des côtés de la lame, on voit le plan de la ville, et le dessin de la bataille de Nordinga, livrée en 1634.

Sous le nº 990, on voit l'épée que portait le prince Eugène à la bataille de Turin, épée que l'on conservait jadis dans le Palais-

Carignan.

Parmi les massues, les haches, et les marteaux d'armes etc., qui remplissent l'armoire B, on voit sous le n° 1077 la massue ferrée, qui, comme on le croit, fut laissée à Turin par Charles Emmanuel I, et avec laquelle le fameux Bayard parut dans le tournoi que la duchesse Blanche de Montferrat, veuve de Charles I, lui donna en 1499, à Carignan.

Dans l'armoire G, sous le numéro 1193, il y a une bayonnette d'officier, avec son baudrier cousu en or, qui appartint au célèbre maréchal de Saxe. L'aide-de-camp du maréchal, vicomte de Cholet, la reçut des mains du maréchal, et le fils du vicomte de Cholet, colonel de cavalerie au service de France, l'offrit au roi Charles Albert.

Dans la catégorie des lances, des hallebardes, etc., nous citerons une lance du Malabar, annexée à l'armoire 17, n° 1222; elle est très-large, le bout damassé et empoisonné.

Une lance jointe à l'armure équestre n° 20; cette lance, sous le n° 1232, est des tems chevaleresques; on croit qu'elle a appartenu à la famille Martinengo.

A la place marquée O, sous le nº 1244, on voit un bâton fait en Espagne, et qui appartint à Pierre-le-Cruel. Cette arme est composée de trois lames, dont une est droite et longue, comme le fer d'une hallebarde; les deux autres sont faites en demi-lune.

Parmi les armes à trait, dont on se servait avant les armes à feu, on voit un grand nombre d'arbalettes, dont étaient armés les fantassins dans les guerres du

moyen-age.

Parmi les armes à feu, qui vinrent ensuite, on remarque, sous les numéros 1373 et 1374, une paire de pistolets d'Orient, avec le canon de damas, que le prince Eugène rapporta des guerres contre les Turcs, et que l'on conservait dans le garde-meubles de la maison Carignan.

Les pistolets à roue, sous les numéros 1404 et 1405, ne sont pas moins remarquables; ils appartinrent au duc Emmanuel

Philibert. Ces pistolets sont sculptés de figures en relief, et représentent des guerriers, des trophées et autres objets du même genre; ils sont montés en bois dur, incrustés d'ornemens en ivoire.

Parmi les nombreux fusils qui sont dans l'armoire O, nous parlerons de celui qui est sous le numero 1411, fait par Parreaux à Verrua, et qui peut tirer 24 coups de suite. Pour le charger, on ouvre la crosse, et l'on introduit la poudre par un des troux verticaux fait à cet objet, et dans l'autre on y met les balles; après cela, on referme la crosse, et à chaque coup on tourne le levïer qui est près du bassinet.

Sous le n° 1432 se trouve un fusil à air; le canon se sépare à un tiers de sa longueur, et auquel en ôtant la crosse et en y substituant une plus courte, on fait de l'arme un pistolet. Du côté de la poignée, il y a un reservoir pour les balles, d'où, moyennant un ressort, les balles vont chacune à leur tour se placer dans le canon; ce fusil peut tirer vingt coups de suite sans qu'il soit besoin de le

recharger.

On voit ensuite, sous les numéros 1488, 89, 90, trois fusils indiens, comme ceux qui sont encore usités aujourd'hui dans les Indes orientales: la bouche de ces fusils est ornée d'une tête de dragon. Après ceux-ci, l'on voit des fusils persans, des fusils turcs richement ornés d'ouvrages incrustés de petites mosaïques, de nacres et d'ivoire, etc. Le fusil sous le nº 1534 appartint à Emmanuel Philibert, et fut retrouvé dans les garde-meubles royaux; il est une arme très-riche de figures et d'ornemens, qui appartint aussi à Emmanuel Philibert,

c'est le fusil nº 1547, orné d'un beau dessin incrusté d'ivoire, représentant des divinités mythologiques. Mais un des fusils les plus remarquables de cette riche collection, soit à cause du héros à qui il appartint (Emmanuel Philibert), soit à cause de l'excellence de l'art, est celui qui est sous le numéro 1548. On y voit, dit le comte de Seyssel dans l'ouvrage où nous avons puisé cette description de la galerie des armes, on y voit, dit-il, des ornemens en ivoire, qui représentent d'un côté Méléagre et Attalante qui vont tuer le sanglier de Calidon; et d'un autre côté Méléagre qui présente à Attalante la tête du sanglier; sur la poignée on voit le défi de Pan et d'Apollon pour le chant et la musique. au milieu desquels il y a Midas qui pour avoir prononcé en faveur de Pan, prend tout-à-coup des oreilles d'âne; du côté droit, il y a de petits génies avec des

instrumens de musique; aûx quatre extrémités, sont les emblèmes des quatre élémens, c'està-dire l'eau, qui est représentée par un fleuve appuyé à une urne, et des chevaux marins; la terre est représentée par une femme, et un gros singe, qui mangent des fruits; le feu est représenté par un homme qui a une cuirasse, vis-à-vis d'un petit amour qui porte un souflet; et l'air est représenté par une femme qui a un oiseau sur la main. Au milieu du canon, on voit quatre figures qu'on ne saurait expliquer; on y voit aussi le triomphe de Neptune et d'Amphitrite, sculpté au ciseau sur le fer. Ce fusil paraît avoir été fait par Negroli de Milan, fameux armurier qui vivait vers la moitié du xvi siècle.

Nous finirons ici la description de la galerie des armes, non pas faute de matières, mais pour abréger, comme le demande no-

tre genre d'ouvrage.



### PALAIS-MADAME

En considérant ce palais par rapport aux différentes époques où il fut construit, il rappelle non seulement les différentes phases de l'architecture, mais encore les événemens politiques de la nation. Le prince Ludovic d'Acaya en jeta les fondemens au commencement du xiv siècle; le duc Amédée VIII le fit réparer en 1416, et le fortifia de quatre tours, dont il en reste encore deux, qui appartenaient au système des anciennes fortifications dont Turin

était entourée. En 1720, Madame Royale y fit faire la superbe façade qui regarde la Porte-Suse, avec l'intention de faire les mèmes façades des autres côtés, ce qui aurait fait de ce palais un des édifices les plus admirables de l'Europe. L'architecture fut faite d'après les dessins de Juvara, de Messine, que Victor Amédée avait amené avec lui de Sicile; mais les trophées militaires, sculptés sur les deux côtés de la façade et les statues placées sur le sommet. de l'édifice, sont de Jean-Baptiste | Michel-Ange à un si haut degré, Baratta. Les colonnes et les piliers corinthiens qui ornent la façade furent tirés des carrières de Prales. Victor Emmanuel. ayant plus en vue le progrès des sciences, que de conserver la régularité des lignes d'architecture, y fit élever l'Observatoire que l'on y voit encore; et enfin en 1849 on construisit le télégraphe sur celle des deux tours qui est au levant.

Ce palais communiquait anciennement avec le Palais-Royal par une mesquine galerie qui fut détruite pendant l'occupation française, et fort à propos, car cette construction produisait un très-mauvais effet pour le coup d'œil. Le palais lui-même aurait disparu, si Napoléon ne s'était opposé à cette destruction de

vandale.

A la fin du siècle dernier, ce palais était habité par les ducs d'Aoste et de Montferrat; avant l'arrivée des troupes françaises, le gouvernement provisoire y résidait; ensuite il fut, sous le règne de Napoléon, le siége du tribunal d'appel.

Lorsque la monarchie de Savoie fut rétablie, on y plaça l'administration de la dette publique, et enfin sous Charles Albert on

en fit le siége du Sénat.

L'étranger ne peut assez admirer le magnifique escalier, ouvrage du célèbre Juvara, lequel commençant par les deux côtés du péristile va se réunir au palier du premier étage.

L'étude des proportions des parties entre elles et de celles-ci avec le tout, revèla à Juvara le secret de donner à un lieu déterminé l'apparence d'une plus grande étendue qu'il n'a réellement; ce secret était possédé par que tous ses ouvrages en portent

l'empreinte.

Il est difficile, dit le marquis d'Azeglio, de ne pas éprouver une espèce d'enchantement en montant le majestueux escalier de ce palais, dont la grandeur proportionnée et élégante semble s'augmenter à mesure qu'on le regarde, et prépare à goûter les chefs-d'œuvre qu'on conserve dans ces salles.

Dans tous les édifices de Juvara brillent l'élégance des lignes, la proportion harmonieuse et le grandiose des masses; s'il eût vécu un siècle avant, ou un siècle après, il aurait trouvé des principes plus dignes de son génie élevé. Mais les appartemens intérieurs renferment trop de chefs-d'œuvre de l'art pour nous arrêter plus longtems dans le

vestibule.

Charles Albert, par une munificence qui devrait servir d'exemple à d'autres monarques, après avoir fondé cette galerie, voulut l'enrichir des chefs-d'œuvre de chaque école, et pour cela il enlevait de son palais et des châteaux qui lui appartenaient les précieux tableaux qui y étaient. Ainsi cette Italie qui commençait, comme le dit l'Institut de France. en parlant de cette galerie, au Taro et au Tessin, se trouva presque tout-à-coup aux pieds des alpes; et Turin n'eut plus rien à envier aux autres capitales de l'Europe.

Comme il serait trop long de décrire ces tableaux chacun séparément, nous ne parlerons que des principaux, et à mesure qu'ils se présenteront à nous en passant

d'une salle à l'autre.

Le premier tableau qui se pré-

sente, est bien plus remarquable comme monument historique, que sous le rapport de la peinture. C'est une vue de l'ancienne Place-Château, peinte par Tem-

pesta.

La première chambre contient les tableaux de l'école piémontaise, par ce qu'on y plaça les tableaux les plus précieux de Gaudenzio Ferrari, du Sodoma, de Bernardin Lanino, du Giovenone et de Caccia dit Moncalvo.

La Déscente de la Croix, tableau de Gaudenzio Ferrari, né à Valduggia en 1484, élève de Jérôme Giovenone, revèle le caractère doux et méditatif de son auteur; la figure de la Magdeleine est si jolie, qu'elle peut être comparée aux figures les plus parfaites de Parmigiano et du Corrége: ce tableau est si beau, que Paul Lamazzi place Gaudenzio au nombre des sept artistes de premier ordre qui aient jamais existé.

Nous avons encore dans la même chambre, le Saint-Pierre et le Dévot, de Gaudenzio Ferrari, tableau, comme le dit fort-bien Robert d'Azeglio, qui est l'expression morale de son siècle. La forme est surpassée par l'idée, et la science par le sentiment. Gaudenzio, dans cette composition, a toute la grâce et l'expression de Raphaël, jointes à la légéreté du pinceau de Guido Reni.

La Madonna de Lanino, prouve que cet artiste, qui fut élève de Gaudenzio, atteignit le grandiose du maître, mais qu'il ne sut pas l'imiter dans le talent de manier

le pinceau.

Les figures de Saint-Joseph et de Saint-Jérôme, que l'on voit dans l'attitude de personnes qui adorent, ne sont que des accessoires du tableau, et servent par la différence de caractère de leur tête, à faire ressortir davantage les traits délicats de la *Madonne* 

et du Bambino.

Les tableaux les plus admirables que l'on trouve dans la seconde chambre, sont, sans contredit, la Madonna della Tenda de Raphaël, et celle de Guercino. La première de ces Madonnes est trop renommée, pour ne pas en parler un peu au long; pour cela, nous rapporterons la belle description qu'en a faite Nicolas Tommaseo. La Vierge est assise, tenant dans ses bras l'Enfant-Jésus, qui élève les siens vers elle. et ayant la tête un peu soulevée. elle regarde avec tendresse le sourire innocent de St-Jean, qui s'approche d'elle, dans l'attitude d'une admiration réservée; au fond de ce tableau et à la droite de l'amateur apparaît un ciel nébuleux. La tête de la Madonne et de l'Enfant-Jésus sont divins : dans celle de St-Jean on voit une expression plus simple; les traits de la Vierge et de l'Enfant-Jésus ont quelque chose de céleste: dans celle de St-Jean quelque chose de mortel; mais dans toutes ces figures on voit une expression douce, cette heureuse tranquilité, enfin cette paix qui tient du Ciel.

Ce tableau a quelque chose du coloris de la Ste-Cécile, et dans la composition, il rappelle le tableau de la Madonna della Seggiola. La tète de l'enfant surtout ressemble beaucoup à celui-ci; si ce n'est que la tète de la Vierge dans celle de la Seggiola est vue en face, et dans celui dont nous faisons la description, on la voit de profil. La première est un peu penchée sur son enfant; l'autre

un peu éloignée. La Vierge a des cheveux blonds enveloppés dans un mouchoir, et on n'en voit que une mèche qui paraît sur l'oreille. Le mouchoir est comme celui de la Seggiola, rouge, bordé en or avec un ruban qui tombe sur le cou. La robe est rouge, et a une broderie d'or; le manteau qui tombe à gauche, dans la largeur du tableau, est bleu. Dans la Vierge on voit la bienveillance, la candeur, une joie douce, un regard vif et modeste, un teint parfait, enfin une attitude qui inspire à la fois joie et respect. L'Enfant-Jésus nu, appuyant tendrement la main sur l'épaule de la Vierge; ses yeux sont grands et animés. Le St-Jean de suite derrière l'Enfant-Jésus, s'avance les mains jointes, dans l'attitude de l'adoration. La tête est très-jolie, les cheveux et les bras ne furent pas achevés, ni le bras gauche de la Vierge qui s'appuye sur l'épaule du petit St-Jean, et dont on ne distingue que l'index.

La lumière qui vient à droite, en frappant les trois figures, paraît plus vive sur celles de la Vierge et de l'Enfant-Jésus. Les attitudes, les raccourcis, les contours, le dessin, l'expression, enfin l'harmonie, tout dit que c'est

Raphaël.

Il y a un document singulier que l'on conserve dans la bibliothèque du roi, duquel il résulte que trois tableaux du peintre d'Urbin avaient été soustraits du Palais-Royal par une main inconnue. La régente veuve de Victor Amedée I fit publier un avis portant, que non seulement on prometait l'impunité au voleur, mais encore que l'on donnerait cent doubles à celui qui les aurait rendus.

Charles Albert, étant encore prince de Carignan, acheta le tableau moyennant la somme de soixante-quinze mille francs.

La Madonna de Guercino, qui se trouve dans la même chambre, presque vis-à-vis de celui de Raphaël, est un don d'une illustre famille piémontaise. La tête de l'Enfant-Jésus est merveilleuse.

Un autre tableau, où l'on voit également empreint le grandiose qui distingue l'école italienne, c'est le Saint-Jean qui confesse la reine de Boëme. Ce tableau fut longtems attribué à Murillo, mais il fut revendiqué par Daniel

Crespi.

Dans la troisième chambre, on admire trois tableaux très-grands de Paul Veronese, représentant la Magdeleine qui lave les pieds au Christ; la fille de Pharaon qui trouve Moïse, et la reine Saba aux pieds de Salomon. Le premier de ces trois est un tableau admirable; on le croit le chefd'œuvre de l'artiste. Il était conservé à Gènes dans le palais Durazzo, maintenant Palais-Royal, d'où Charles Albert le fit transporter à Turin.

Il y a aussi l'enlèvement des Sabines, grand tableau de Bassano; le Père Eternel, de Jules Romain, et la Vierge, de Carlo

Dolci.

Ces tableaux qui sont des chefs-d'œuvre, ne nous feront point oublier deux vues de Canaletto, qui représentent beaucoup mieux l'aspect des sites que les aquarelles modernes; une d'elles représente la Porte de Pô, et l'autre les bastions de Turin, où est aujourd'hui le jardin royal.

Dans la quatrième chambre, on tro ive le tableau de l'Annonciation, d'Horace Lomi, dit le Gentileschi, pisan. Cette grande toile est faite par commission de Charles Emmanuel I; et elle est un de ces tableaux qui furent transportés à Paris lors de l'occupation française. Il y en a aussi deux de Guercino, très-beaux; un Ecce Homo, et l'Enfant prodigue. La Vierge avec l'Enfant Jésus, par Cesare da Sesto, est aussi admirable.

Parmi les portraits, on remarque une demi-figure de Capucino, dit le prêtre de Savone, portrait dont le mérite est fort au-dessus de la renommée de

l'artiste.

Le Saint-Pierre qui pleure, ouvrage de Annibal Caracci, occuperait le premier rang dans une galerie quelconque; il est aussi admirable pour l'expression de la douleur, que pour l'énergie du coloris.

Quoique un peu affecté, le peintre Jules-César Procacini est cependant le digne représentant de l'école lombarde de son tems; ayant quitté le ciseau du sculpteur, pour le pinceau du peintre, il représenta la Vierge de San Celso avec St-François et Saint-Charles Borromée, dans l'attitude d'hommes qui la vénèrent, tandis que deux petits anges soulèvent le rideau du Sanctuaire.

Dans la cinquième chambre, on remarque deux tableaux du Titien; le fameux portrait de Paul III, et les Pélerins à Emaus. Celui-ci fut acheté par le cardinal Maurice de Savoie en 1660; et on prétend, qu'il a servi d'original a celui qui existe au Louvre à

Paris.

Il y a aussi deux tableaux de Guercino, représentant, l'un, le Père Eternel; l'autre, Saint-Paul hermite; la Déposition de Fran-

cois Francia, et le St-Jean de Guido, qui est parmi les plus belles productions de l'artiste.

La mort d'Abel, d'Elisabeth Sirani, que l'on admire aussi, est un tableau d'un si grand mérite, que quelques artistes l'attribuent

à Guido Reni.

La sixième chambre mérite l'attention de l'amateur pour les quatre peintures de l'Albani; elles représentent les Quatre Elémens; tableaux trop renommés, pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter un mot. L'artiste a fait ces tableaux par ordre du cardinal

Maurice de Savoie.

La septième chambre est remplie de chefs-d'œuvre de l'école flamande; on y voit les fils de Charles I de Vandyk qui fait l'admiration des connaisseurs. C'est une des perles de la pinacothèque, et un des plus beaux Vandyk qu'on puisse voir; la Ste-Famille, et un portrait de femme du même Vandyk, un portrait en pieds de grandeur naturelle de Paul Rubens, une Madonne avec l'Enfant-Jésus du même artiste. Il y a aussi un magnifique portrait de Rembrandt, d'où l'on peut juger avec quels soins il peignait les plus petits détails de ses tableaux, sans y entasser les couleurs pour produire leur effet.

La huitième chambre est aussi remplie de peintures de Vandyk, parmi lesquelles on remarque la Vierge de l'Assomption, et St-Sebastien avec un ange. Ces tableaux sont d'autant plus précieux, que les compositions de cet artiste sont très-rares, s'étant plutôt occupé de portraits. Le portrait de la reine Isabelle II du même Vandyk est remarquable aussi; la Fille au Raisin par Gérard Dow, est un précieux ta

bleau; enfin une peinture qui a aussi un très-grand prix, c'est celle d'une bataille de Wouwermans, remarquable pour la fraicheur du coloris, et parce que la peinture en est si bien conservée. C'est un des plus grands

tableaux de cet artiste.

Dans une petite chambre attigue, on voit une peinture de Rubens, laquelle représente la Susanne avec les Deux Vieillards; et deux tableaux de Teniers, qui représentent les Joueurs. On y voit aussi d'autres tableaux de peintres flamands, dont, pour abréger, nous ne citerons que les noms; mais ces noms portent avec eux un éloge: Henri Roos, Mieris, Saenredam, Gérard Dow, Wouwermans, Holbein, etc. Le tableau qui représente Samson pris par les Philistéens, par Gherardo delle Notti, est très-remarquable. Dans une salle ronde attigüe à ce cabinet, on voit une collection de fleurs et de fruits, peinte par des artistes distingués; il suffit d'en citer les noms pour engager l'amateur à les visiter: ce sont Deportes, David, Heem, Mignon, Snyders etc.

Dans la onzième chambre on voit les fameuses vaches de Paul Potter; ce tableau est un des meilleurs de cet artiste, qui mourut fort jeune. Il y a un tableau représentant le Bourguemestre, qui est de Rembrandt, admirable pour le fini, et la connaissance du clair-obscur, dont cet artiste semblait avoir le secret; une autre peinture, représentant une bataille de Wouwermans; un portrait de Rubens, un sujet de Teniers, et une Vierge de Van-

Nous croyons qu'il n'y a aucune galerie au monde qui ait

autant de tableaux flamands de premier ordre.

La douzième salle renferme les tableaux qui représentent les batailles livrées par le prince Eugène. Comme il serait trop long de les énumérer toutes, nous ne parlerons que de la bataille de Turin, gagnée par le prince Victor Amédée II et par le prince Eugène contre les Français, en 1706; cette bataille fut peinte par Jean Hughtemburg, né à

Harlem en 1646.

Le prince Eugène conduisit avec lui cet artiste, afin qu'il peignît au vrai le champ de bataille, théâtre de ces hauts faits; et lorsque l'artiste n'était pas présent, le prince lui expliquait lui-même les mouvemens des troupes, la position des campemens, et les moindres circonstances locales, comme on le voit dans ce tableau, qui représente la victoire des Piémontais. qui est plutôt l'œuvre du capitaine que celle du peintre.

Dans la treizième pièce on voit la déscente de la Croix, d'Albert Durero, un petit Teniers, deux tableaux de Breughel, représeniants un temple en ruines et une fête champêtre; ces deux ta-

bleaux sont très-jolis.

Dans la quatorzième pièce on voit les copies que Constantin a fait en émail, tirées des meilleurs originaux de l'école italienne.

La quinzième salle est uniquement occupée par des paysages de l'école flamande. On v voit de précieux tableaux de Pierre Neefs , Van , Lintz , Breughel , Vander Meulen, deux vues de mer, une de Vander-Poel, l'autre de Backhausen; cette dernière marine, quoique le tems en ait fait disparaître les demi-teintes, a toujours beaucoup de prix.

Enfin, en entrant dans la dernière chambre, où l'on voit tout à l'entour des bustes de marbre, se trouve un grand tableau d'Antoine Vandyk, représentant le prince Thomas de Savoie-Carignan à cheval. Comme dit fortbien le marquis Robert d'Azeglio, dans ce tableau l'artiste s'est élevé à la hauteur du sujet, et il semble inspiré par son original. Ici le guerrier pouvait illustrer l'artiste, et l'artiste, par son talent, peut ajouter à la renommée du guerrier. Une autre toile d'une grande dimension, remarquable pour le sujet et pour le mérite de l'art, est celle qui représente le roi Charles Albert passant la revue dans les landes de St-Maurice, où était

autrefois le camp d'instruction. Charles Albert chargea Horace Vernet de faire ce tableau, et le peintre nous laissa son portrait dans l'officier des Grenadiers Gardes, qui baisse le drapeau au passage du roi.

Le portrait de Charles Albert n'est pas très-ressemblant, mais le cheval, parfaitement copié d'après celui que montait le roi,

est très-beau.

Nous ne pouvons mieux terminer la description des tableaux que par un hommage à la mémoire d'un prince qui fut à la fois grand et malheureux.

L'amateur trouvera au magasin Maggi des gravures et lithographies copiées sur les meilleurs

tableaux de la galerie.

### SALLE DU SÉNAT

Si cette salle, quoique belle, ne répond pas à la majesté du Sénat, nous devons observer qu'elle n'est que provisoire, et que l'on prépare le dessin d'un local magnifique pour les deux Chambres.

Cette salle, fort-bien distribuée, a été construite sur le dessin de M. le chevalier Melano, architecte de la Cour. Les statues colossales en stucs, dont elle est ornée, sont l'ouvrage de M. Bernero, élève et émule des Collini.

Le portrait du roi actuel, Victor Emmanuel II, est dù au pinceau du professeur *Marghinotti*.

Les Piémontais, et même tous

les Italiens, n'oublieront jamais le spectacle que présenta cette salle, lorsqu'après la bataille de Novare, le jeune soldat-roi s'y rendit solennellement pour préter serment de fidélité à la Constitution.

Le Sénat, comme nous avons dit, sera probablement réuni à la Chambre des Députés, dans un local destiné à cet objet; et alors les salles de la galerie, n'ayant plus les bureaux du Sénat toutprès, les tableaux ne seront plus endommagés par la chaleur des feux qu'on y allume pendant l'hiver.

### OBSERVATOIRE ASTRONOMIQUE

Le nouvel observatoire astronomique, placé sur la tour qui est au nord, fut construit aux frais de Victor Amédée, parce que l'ancien observatoire qui était dans le palais de l'Académie des sciences, n'était pas d'une construction assez solide pour récevoir les nouveaux instrumens, que nous allons décrire; cet ancien observatoire n'avait pas de toit tournant qu'on pût mouvoir avec facilité.

Le savant commandeur Plana, chargé de surveiller l'exécution de ce nouvel observatoire, choisit de préférence la tour qui est au nord, comme étant la plus propre

à cet objet.

lei nous laissons parler le savant astronome, qui mieux que tout autre saura expliquer la structure de l'observatoire, et la manière de se servir des instru-

mens qu'il renferme.

« Vers le milieu de l'année 1822, j'ai eu la satisfaction de voir achevés tous les ouvrages arrêtés dans le projet relatif à la construction de l'observatoire. Je me suis aussitôt occupé à placer le cercle méridien entre les deux piliers de marbre, érigés au milieu de la salle. Les premières observations que j'ai faites, m'ont appris à manier cet instrument, et m'ont servi à fixer avec précision le lieu où je voulais faire élever une mire méridienne, vers le sud. Il fallait placer cette mire aussi loin que possible; mais la colline, au pied de laquelle la ville de Turin est bâtie, borne l'horizon dans le centre du méridien, et borne la distance à laquelle je pouvais faire poser une mire visible avec la lunette du cercle méridien. Je me suis plié aux circonstances, d'autant plus volontiers que, dans le fond, la distance d'environ 4,500 mètres, me paraissait suffisante.

«La mire dont je parle, est située sur une ancienne muraille qui forme l'enceinte d'un jardin du village de Cavoretto. C'est une colonne en briques surmontée d'un parallelipipède de marbre, dans lequel j'ai fait percer un trou circulaire de 19 centimètres

de diamètre.

« Cette ouverture se projette dans le ciel; de sorte que son centre facile à estimer, constitue un point de mire très-distinct. Je puis assurer maintenant (après une longue série d'observations) qu'on peut considérer comme sensiblement nulle la déviation de cette mire du plan du méridien.

"Du côté du nord, les hautes montagnes des Alpes cachent 2º 1|4 environ. Le passage inférieur de l'étoile XG Ourse marque, à peu-près, de ce côté la limite visible du méridien. Vers le sud, l'interposition des Alpes maritimes, produit aussi une limitation; l'étoile A, Phéniax, est à quelques minutes près, la plus australe qu'on peut observer dans | ble but avec un rare degré de le méridien.

« La coupole de Superga est de tous les objets qui entourent l'horizon de cet observatoire, le plus remarquable. L'azimut de cette coupole, compté du sud vers l'ouest, est de 260°. 33'. 0.

«Vers l'orient il y a un signal élevé sur la pointe de la montagne *Rochemelon*, dont l'azimut est de 107°. 18'. 16", 0. "

Si la suite des siècles amène des changemens considérables dans notre ville, ces données pourront servir pour retrouver la place du cercle méridien.

Le commandeur Plana nous fait la description du cercle méridien, construit à Munich par le

célèbre Reichenbach.

Ce cercle méridien, qu'on peut à volonté tourner vers l'orient, ou vers l'occident, est tout-à-fait pareil à celui que M. Besset a décrit avec beaucoup de précision dans la sixième section du recueil de ses observations. Ce cercle fixe divisé de trois en trois minutes; le cercle Alivare portant quatre verniers qui donnent deux secondes; la longueur focale de la lunette (5 pieds de Paris); l'ouverture de l'objectis (entre 48 et 49 lignes); les quatre oculaires (dont les grossimens respectifs sont 66, 107, 129, 182 fois); l'axe horizontal (de la longueur de 32 pouces); ses pivots, ses supports, et enfin les pièces qui portent les niveaux, ont sensiblement les dimensions du cercle méridien établi dans l'observatoire de Koënigsberg..... C'est un mécanisme qui réunit les moyens de pouvoir observer à la fois les ascensions droites et les déclinaisons des astres. Toutes les parties concourent à ce dou-

ble but avec un rare degré de perfection, qui ne peut être apprécié avec justesse, qu'après avoir calculé et rapproché les résultats d'une série d'observations faites avec ce cercle.

La lunette est munie à son foyer de fils verticaux, et de deux fils horizontaux, fort rapprochés (6" d'arc environ), entre lesquels on place l'étoile qu'on veut ob-

server.

On mesure l'horizontalité de l'axe, ou la petite inclinaison qu'elle peut avoir, à l'aide d'un niveau qu'on accroche à ses pivots; et on emploie, en un mot, les règles de calcul, et les pratiques analogues à celles qui conviennent à tout instrument

des passages.

Le pouvoir pénétrant de la lunette donne à ce cercle la faculté de mesurer ce que d'autres instrumens d'une construction différente permettent à peine de voir dans les mêmes circonstances atmosphériques, de sorte que la partie optique est non moins admirable que la division et autres parties de l'ensemble.

Après se cercle méridien, il y a dans cet observatoire une pendule qui mérite d'être observée; elle donne le tems sidéral. Cette pendule a été faite à Paris en 1809, par Martin, élève de Ber-

thoud.

Dans la salle de l'observatoire il y a encore deux longue-vues de Dollond, l'une dont l'ouverture est de 65 millimètres, et qui a un mètre de foyer; et l'autre dont l'ouverture est d'un décimètre, et qui a à son foyer une longueur d'un mètre et demi.

Il y a encore une troisième longue-vue, du célèbre Fraunhofer de Munich en Bavière, montée sur un trépied en métal. L'ouverture de cette longuevue est 75 millimètres, et la dis-

tance du foyer est d'un mètre.

Nous ferons encore mention d'un sextant à réflexion, dont le diamètre est de deux décimètres, avec division sur argent, et indiquant les minutes secondes de 5 en 5; travail exécuté à Londres par Tronghton.

En montant de cette salle au toit tournant à l'est, on y trouve un cercle répétiteur, dont la hauteur du diamètre est de 50 centimètres, avec division en argent, indiquant les minutes secondes de 4 en 4. Ce cercle est encore du célèbre Reichenbach.

En passant du toit tournant à l'est, au toit tournant à l'ouest, on voit dans ce dernier un équatorial qui a un cercle de déclinaison de 62 centimètres de diamètre, indiquant les minutes secondes de cinq en cinq. Le cercle horaire a 45 centimètres de diamètre, avec division en argent qui indique les minutes une à une.

La salle de l'observatoire royal est décorée de quelques médaillons, qui représentent Lagrange,

Galilée, Ticho-Brahé, Newton, Kepler et Dominique Cassini. Le professeur Boucheron écrivit l'inscription suivante, que l'on y voit sculptée sur le marbre :

Victorius . Emmanuel . Rex Speculam . hanc Astris . Rite . Observandis Antiquæ . Turris . fastigio Suis . in . ædibus . Extrui . jussit Omniq.instrumento.Locupletavit Munifice . An . MDCCCXX.

L'administration de ce nouvel observatoire, appartient à l'Académie des sciences, de même que l'administration de l'ancien observatoire, destiné maintenant aux seules observations météo-

rologiques.

A peu de distance de cet observatoire, au commencement de la rue de Pô, à gauche, s'élève une petite tour quarrée, digne de l'attention du voyageur; c'est là que le Père Jean-Baptiste Beccaria faisait ses expériences sur l'électricité, expériences qui l'ont rendu si célèbre. Vis-à-vis de cette tour, est encore la maison où il habitait, et où il mourut.

## PALAIS-CARIGNAN

L'emplacement que le Palais-Carignan et le palais des Sciences occupent maintenant, appartenait à la fin du xvII siècle à la Compagnie de Jésus, à laquelle la Maison de Savoie en avait fait don; mais plus tard, le prince

Emmanuel Philibert de Carignan en fit l'acquisition, et y fit élever, d'aprés les dessins du P. Guarini, mortel ennemi de la ligne droite, le palais qui est sur la place de Carignan, vis-à-vis du théâtre; ceux qui aiment les lignes cour-

bes, seront satisfaits de l'architecture de ce palais, où, partout, jusqu'aux escaliers, on ne trouve que des lignes courbes. Toutefois l'aspect de ce palais est imposant, et les vastes et riches appartemens sont peints à fresque par Etienne Marie Legnani milanais, surnommé le Legnanino. On ne peut s'empêcher d'admirer le péristile et le grand escalier qui conduit à une vaste salle que le prince Louis fit embellir d'après les dessins du comte de Robilant, lors des noces du Prince de Piémont. La voûte de la salle fut peinte par les frères Galliari. Ce palais est entouré d'une grande cour et d'un jardin : ce jardin est traversé par la rue Charles-Albert.

Nous conseillons à l'amateur de visiter douze salles dont les voûtes sont peintes à fresque par Legnanino, peintre que nous avons déjà nommé. Ces afresques représentent des figures allégoriques, telles que les beaux-arts; l'abondance de ces figures vont très-bien avec le genre d'architecture, étant peintes au clairobscur. Tous ces objets d'ornement sont peints avec tant d'art, on a si bien observé les principes de perspective, que l'illusion est parfaite.

ll y a des souvenirs hystoriques qui peuvent ajouter à l'impor-

and with the first the form of the

tance de cet édifice. Le dernier prince qui habita ce palais fut Charles Albert, pendant qu'il était prince de Carignan; et c'est de là, que, en 1821, la Constitution fut proclamée. C'est aussi dans ce palais que mourut la princesse Josephine Thérèse de Lorraine Armagnac, aïeule de Charles Albert, femme non moins belle que pieuse; elle voulut qu'à sa mort on l'habillat de la robe des sœurs dites Le Umiliate, à la confrérie desquelles elle appartenait; et voulut être ensevelie sans pompe à côté de son époux. Le souvenir d'une vertu vaut mieux que l'éclat de l'art.

Ce palais fut ensuite vendu à l'Etat; il fut le siège du Conseil d'Etat et de l'administration des postes. Lorsque la Constitution fut proclamée, on en fit le lieu de réunion de la Chambre des députés, jusqu'à ce qu'on ait réuni les deux Chambre dans un même édifice que l'on doit élever expressément pour cela.

Le portrait de Charles Albert. de grandeur naturelle, appuvé à la paroi derrière le fauteuil du président, est du peintre Capisani. Les afresques de la voûte, représentant les provinces de l'Etat avec leurs emblèmes particuliers, furent dessinés et peints par le chevalier François Gonin.

### PALAIS DE L'UNIVERSITÉ

and and I man there added a star of the carry of the earliest a man as

Ce palais fut fermé du côté des portiques depuis 1821 jusqu'au jour où la Constitution fut proclamée.

Land divide that on the property

Ce palais a encore une entrée dans la rue de la Zecca, vis-à-vis de la grille de fer qui conduit sous les portiques; cette entrée est remarquable à cause de deux grosses colonnes d'ordre dorique, qui s'élevant d'une large base, soutiennent un fronton de marbre blanc, sur lequel sont écrits ces mois: Studiis instauratis Rex Carolus Felix, 1823.

Les ornemens d'architecture qu'on y voit, furent exécutés par l'architecte *Talucchi*, par commission de Charles Félix.

L'Université de Turin était anciennement dans l'édifice qui est vis-à-vis l'église de St-Roch; local qui n'était point adapté à la haute réputation à laquelle les sciences étaient parvenues à Turin. Le roi Victor Amédée II, qui savait allier l'économie à la magnificence, fit venir vers l'an 1720 Jean-Antoine Ricca génois, et le chargea de faire le dessin du magnifique palais dont nous parlons.

En entrant par la grille qui est sous les portiques, on voit des deux côtés du portail la statue de Victor Amédée II, et celle de Charles Emmanuel I, toutes deux sculptées par les frères Collini.

Au milieu de l'édifice, il y a

une vaste cour entourée de portiques en colonnes, surmontées d'autres colonnes qui forment la galerie supérieure. On y voit un grand nombre d'inscriptions romaines, incrustées dans les piliers et dans les parois; nous allons en parler un peu au long, car l'on peut dire avec raison, que cette collection est un précieux musée lapidaire; c'est une série de monumens, qui avant été découverts en Piémont, nous offrent des documens certains sur l'état du pays, lorsqu'il était une colonie romaine.

make all objects agreeful without

Dans le majestueux péristile qui forme l'entrée du côté de la rue de la Zecca, on voit deux statues de guerriers qui attirent les regards. Ces statues, vêtues comme les anciens Romains, furent découvertes à Suse en 1805; elles firent aussi le voyage de Paris, avec un grand nombre de chefs-d'œuvre enlevés à l'Italie pendant la domination française: mais avant été rendues lors de la chûte de Napoléon, elles furent placées dans ce palais par ordre du roi. Avouons cependant que ces statues gagnèrent dans leur exil, parce que les artistes français en réparèrent les parties mutilées, de façon qu'il ne reste d'antique que le torse.

Deux magnifiques escaliers en marbre, placés vis-à-vis l'un de l'autre, conduisent au premier étage, et avant de les franchir, admirons les deux vases qui ornent chacun des escaliers, dont les reliefs sculptés avec le plus grand soin, quoique d'un style bizarre, représentent d'un côté les quatre saisons, et de l'autre les quatre parties de la terre.

Au miliéu de la galerie supérieure, et sous l'horloge de l'Université, on voit la statue allégorique de la Renommée qui enchaîne le Tems, dont la draperie a quelque chose du style de *Ber*nini; elle est placée sur une vaste base où on lit l'inscription suiyante:

Rex Victorius Emmanuel Dedit anno regni 19.

Dans la paroi, autour de cette statue, on voit dans de petites niches:

1º Un buste représentant *Michel Schina* professeur des sciences medico-chirurgiques;

2º Un buste en marbre de Jean-Jacques Bricco prêtre et docteur en théologie;

3º Un buste de Laurent Mar-

Une quatrième niche vide est réservée au buste du premier docteur qui mourra et qui sera digne de cet honneur.

Après avoir décrit l'ensemble de l'édifice, nous allons en examiner les objets principaux en particulier, en commençant par les inscriptions antiques, dont nous avons parlé. Ceux qui voudront connaître plus en détail ces précieux documens, n'ont qu'à voir l'ouvrage du marquis Scipion Maffei, qui a pour titre Museum Veronense; ou celui d'une date antérieure, imprimé à Turin en 1747 par Risolvi et Rivantela, sous le titre de Marmorea

Tauronentiæ dissertationibus et notis illustrata. Nous nous bornons à citer les inscriptions les plus intéressantes.

Parmi les inscriptions qui se rapportent à la religion payenne, nous avons un autel élevé à Jupiter adolescent, armé d'une lance et de la foudre, avec le nom M. Memmio qui le lui avait consacré; un autel aux organes éternels générateurs, élevé par Sempronie Eutaccia, qui probablement n'était pas une vestale; le sacrifice d'un taureau à Neptune, offert par Cassius Optatus; deux Tritons autour d'un autel couvert de fruits; un autel dédié à Silvain par Vatius Tenax; des bachantes et des faunes portants des torches et des masques. Uu autre autel consacré à Silvain par Fossatius Simphorus; enfin un autel élevé au Génie de Suse par Fabius Marcellin.

Au nombre des monumens funèbres, nous citerons le tombeau de Quintus Minucius Faber, dans lequel, au milieu des emblèmes de la médecine, on remarque des dauphins et des nimphes marines, qui doivent transporter l'âme du mourant aux Iles Fortunées; les tombeaux de Valerius Crescentius et de Boebia; sur le premier on voit un lit, à côté duquel il y a une table mise; dans le second il y a des moutons et des poulets pour souhaiter bon appetit à la défunte.

On est touché à la vue d'un monument funèbre que L. Mussius et Mussia Tyche consacrèrent à la mémoire de leur fils L. Mussius, mort à l'âge de quatre ans. Ce monument a la forme d'un petit temple, sous lequel on voit le buste de Mercure, sans doute parce que ce dieu était

chargé de conduire les àmes aux Champs-Elisées.

Nous ne devons point passer sous silence les bas-reliefs représentant Orphée mis en pièces par les Menades; Foloé qui soutient le jeune Achile sur le dos du Centaure Chiron; un Jupiter Ammon; un homme nu, espèce d'athelette, qui saisit deux taureaux par les cornes; un vieillard ayant des ailes aux pieds et aux épaules; les funérailles d'Anchise, et deux lions qui déchirent un autre animal. On remarque un marbre représentant le vœu de Veiguasius, dans lequel on voit un char surmonté d'un tonneau, parfaitement semblable à ceux qui sont en usage chez-nous. Parmi les inscriptions, presque toutes romaines et sépulcrales, on remarque celle qui se rapporte à l'em-

pereur Trajan, et une autre que l'on découvrit au milieu des décombres de la tour de Porte-Palais, lorsqu'en 1801 les remparts furent démolis. La dernière de ces inscriptions est un document historique qui fixe l'année du second consulat de Cajus Rubilius Gallicus. Il y a aussi des fragmens des deux inscriptions grecques et d'une inscription étrusque, qui furent publiées par le P. Lanzi; et plusieurs autres du moyen-age, qui se rapportent aux rois longobards: Ariperto, Grimoaldo et Lothaire, publiées par Durandi.

Maintenant, passons des traditions sur pierres, à celles empreintes sur le papier, et déposées dans ces archives que les Egyptiens appelaient le trésor des

remèdes de l'âme.

# BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

Cette bibliothèque qui possède aujourd'hui, outre des manuscrits très-précieux, plus de cent-vingtmille volumes, eut, on peut dire, pour fondateur don Giovanni Antonio Rogiero, qui légua deuxmille gros ducats à la ville de Turin pour l'établissement d'une bibliothèque publique. En 1723, le roi lui fit don de dix-mille volumes de sa bibliothèque privée ; il ordonna qu'on y joignit d'autres volumes qui appartenaient à la ville, et fit transporter cette bibliothèque d'une maison située devant St-Roch, au palais de l'Université. Elle s'augmenta peuà-peu, soit par des achats, soit par des legs, surtout par la géné-

rosité de l'abbé Valperga Caluso, qu'il enrichit de six-cent volumes d'ouvrages classiques très-rares. C'esten reconnaissance de ce don, que l'on plaça son buste dans la hiblichègne pagne.

bibliothèque même.

Les professeurs Pasini, Berta et Rivantela firent imprimer le catalogue des livres et des manuscrits jusqu'en 1749; et l'abbé Peyron jusqu'en 1820. Dans la suite, elle fut augmentée d'un exemplaire de tous les livres imprimés à Turin; parce que chaque auteur ou imprimeur était obligé de donner un exemplaire ou deux à la bibliothèque.

Citons maintenant quelquesuns des livres ou manuscrits les plus rares qu'il y ait dans cette

bibliothèque.

Un manuscrit de l'imitation de Jésus-Christ, qu'on a attribué par erreur au moine allemand, Thomas de Kempis, car on sait positivement que l'auteur de ce manuscrit est le Père Gersen, piémontais, abbé des Bénédictins à Verceil, qui vivait dans le siècle ayant celui de Thomas.

Il y a 170 manuscrits en langue hébraïque; 370 en langue grecque; 1,200 en latin; 200 en italien; et 120 en français: recueil précieux, qui place notre bibliothèque au rang des plus riches de l'Europe; d'autant plus que quelquesuns de ces manuscrits n'ont ja-

mais été imprimés.

Au nombre des éditions les plus anciennes, il en est une qui a le plus grand prix; c'est celle qui fut imprimée à Anvers par Arrias Montanus, et dont le roi Philippe II fit présent à son beaufrère le duc Emmanuel Philibert. La grande Bible écrite en pluseurs langues, formant onze volumes, n'est pas moins rare, elle est imprimée sur parchemin.

Ciceron, de Officiis, imprimé en 1465; Lactance, en 1468; Cæsaris Caji Julii, Comment. de bello gallico ab ipso confecto, en 1471; Eusebii Cæsariensis, historia ecclesiastica, en 1476. D'après ces éditions, nous pouvons juger de ce qu'était l'art typographique

dans son origine.

Comme brillante édition, nous devons citer les Lusiades de Camoëns, que le marquis de Souza, portugais, enthousiasmé avec raison de son célèbre compatriote, fit réimprimer par Firmin Didot, et en envoya un exemplaire aux Bibliothèques royales de l'Europe.

Nous citerons enfin un ouvrage, qui nous appartient, une flore particulière, ouvrage commencé en 1732, où sont peints tous les végétaux que le Piémont produit, coloriés avec goût et précision, sur cinq-mille planches environ.

Vis-à-vis de la Bibliothèque, il est une salle ronde, dite le Théàtre, qui servit plusieurs fois à des entretiens académiques.

Ne serait-ce pas ici le cas de faire mention des professeurs les plus célèbres de cette Université, et qui ont bien mérité de la patrie? Nous croyons que cela n'est pas moins intéressant que les ouvrages matériels que nous avons décrits; et nous croyons que le lecteur sera bien aise de connaître ce qu'étaient les sciences à Turin dans leur principe.

Le comte Ludovic de Savoie, prince d'Achaja et de Morée, fonda en 1405, un cours général de Droit civil et de Droit canon; et la mème année, un bref du pape accorda à cette école tous les priviléges dont jouissaient les autres Universités de France et

d'Italie.

Victor Amédée II, en réformant l'administration civile de ses Etats, réforma aussi quelques parties de l'instruction; il institua un Magistrat de la réforme, et prépara par de bonnes lois, tout ce qui a été fait de mieux pour l'enseignement public.

Le Magistrat de la réforme, publia, le 13 juin 1772, les règlemens de l'Université, qui s'alliaient avec les Constitutions

royales de 1771.

Quant aux premiers professeurs de l'Université de Turin, Victor Amédée II en fit venir d'autres parties d'Italie, et quelques-uns de France; mais c'é-l faient des hommes de mérite, et non de vains parleurs; ils étaient dignes d'obtenir le droit de cité de tout pays civilisé. L'abbé Francois Bencini de Malte, homme qui avait vieilli dans les sciences théologiques, qu'il enseignait à Rome depuis trente ans, eut la chaire de dogmatique; le chanoine Joseph Pasini de Padoue, eutla chaire de l'Ecriture-Sainte, et celle de langue hébraïque; le Père Pierre Severne de Toulouse, de l'ordre des prédicateurs, occupa la chaire de théologie; Jean Fantoni de Turin, célèbre médecin, enseignait la médecine; Pierre Simon Rohault de Paris, professeur de chirurgie, ne fut pas moins célèbre; il est trèsconnu pour son traité des blessures à la tête. La chaire de mathématique fut confiée à l'abbé Hercule Corazzi de Bologne, de l'ordre des Olivetins. Bernard Loma, napolitain, enseignait l'éloquence et la langue grecque. Après ces premiers hommes qui firent renaître les sciences parmi nous, il y eut un grand nombre de savans qui illustrèrent notre Université; parmi lesquels il suffit de rappeler Sigismon Yacinthe Gerdil, qui de professeur de philosophie devint cardinal; Casto Innocent Ansaldi, Marius Cam-

"10 and ad sout on the or to

piani, Joseph Cridis, profond jurisconsulte; Vitalien Donati, Jean François Cigna, professeur d'anatomie et de phisiologie, fort loué par Haller; Ambroise Bertrandi, Charles Allione , Jean-Baptiste Balbis, Ludovic Rolando, Laurent Martini, Jean-Baptiste Beccaria, émule de Franklin: Jean Antoine Giobert, François Dominique Michellotti, George Bidone, Jérôme Tagliazucchi, Joseph Bartoli, Thomas Valperga, de Caluso, Joseph Vernassa, Charles Denina, Joseph Biamonti, Buniva, qui introduisit la vacine en Piémont, Giulio, qui découvrit des muscles dans les plantes, Rolando, qui analysa la structure du cerveau, Bardi, très-versé dans l'histoire et la littérature hébraïque, finalement Charles Boucheron, qui écrivait la langue latine avec une pureté digne des plus beaux tems de Rome. La civilisation ayant atteint un plus haut degré, Charles Albert fonda une chaire pour l'enseignement de l'histoire du pays et de la géographie: il établit des chaires pour la logique, la méthaphisique et le droit commercial, et fit venir le napolitain Scialoja, pour lui confier la chaire d'économie politique, science qui auparavant était proscrite en Piémont.

Le poid de ces ma des dioquel

And the resident distribution for the distribution.

# PALAIS

# DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Ce palais est un des plus remarquables de Turin, soit pour son imposante architecture, soit pour les précieux objets qu'il renferme. Le Musée d'histoire naturelle, et le Musée égyptien, suffiraient seuls pour attirer dans cette capitale le voyageur ami des sciences.

with the state of the state of

L'emplacement de cet édifice, ainsi que celui de la place et du Palais-Carignan, appartenaient jadis aux Jésuites, qui y firent construire le collége dit des Nobles, et qu'on appelle aujourd'hui

Palais des Sciences.

Ce palais fut élevé vers la fin du xvii siècle, par Guarini; réparé et embelli par ordre de Charles Félix, qui y fit placer de chaque côté de la porte d'entrée les quatre magnifiques colonnes qui soutiennent un balcon d'une très-belle architecture.

Ce palais fut deux fois exposé à de grands dommages; la première fois lorsque la voûte de l'église de Saint-Philippe tomba; et la seconde fois lorsqu'on plaça au rez-de-chaussée les statues du

Musée égyptien.

Le poids de ces masses énormes pesa tellement sur les fondemens, que la partie de l'édifice, qui est du côté de la rue de la Verna, faillit tomber.

L'Académie de Turin fut fon-

ent la chaireach i denniareach dée, comme l'on sait, en 1759 par le comte de Saluce, par Cigna et Lagrange, qui se réunirent dans le palais des marquis Tizzoni de Crescentino. Victor Amédée III lui donna le titre de Société Rovale, lorsque les membres de cette Société avaient déjà publié un volume intitulé : Miscellanea philosophico-mathematica, Societatis Privatæ Taurinensis , 1779, ouvrage qui valut à cette Société les éloges de l'Europe. En 1783, cette Académie fut définitivement constituée par lettres-patentes de Victor Amédée III, qui la divisa en deux classes: la première, pour les sciences exactes, c'est-à-dire les mathématiques et la physique; la seconde, pour les sciences morales, l'histoire et la philologie. L'Académie, lorsqu'elle est complète, compte quarante membres présents, vingt pour chaque classe; le nombre des membres correspondants est illimité. Elle dispose de vingt-quatre pensions annuelles de 600 fr. l'une, que S. M. a coûtume d'accorder aux académiciens les plus anciens; le roi propose tous les ans une question, et decerne un prix de 600 fr. à qui la résout.

Roman deputs ironas sus, ou

L'Académie a un président, un vice-président, et un trésorier. Chaque classe a un directeur et

un secrétaire.

Les fondateurs de cette Académie ont droit à une éternelle reconnaissance de leurs concitoyens, reconnaissance qui leur fut déjà témoignée par l'Académie elle-même, en faisant placer leurs bustes dans la salle où elle s'assemble. Outre les bustes destrois fondateurs, il y a encore ceux de Denina, de Valperga Caluso, et de Gerdit; il y a encore dix-huit bustes d'illustres Romains, bustes que le chevalier Philippe Lavy fit faire par le professeur Bogliani, et qu'il offrit ensuite à l'Académie, dont il est membre. La famille du sculpteur Spalla lui fit aussi présent d'une statue représentant le comte Prosper Balbo, homme éminemment distingué, et un des plus savans de l'Académie.

Le buste de Victor Amédée III, sculpté en marbre par *Ignace Collini*, et qui est dans la bibliothèque, est un hommage rendu par les sciences et les lettres, au pouvoir qui les protége.

Mais ce que la bibliothèque renferme de plus précieux, ce sont les livres que le père du comte Vidua, mort dans une des lles Moluques, offrit à l'Académie; ces livres, imprimés à Canton, à Batavia, à Calcutta, à Singapore, à Mexico etc., attestent que l'invention de l'imprimerie avait

Parani les anliquités remains

déjà porté ses fruits, et que, grâces à l'imprimerie, la science est devenue le partage du genre humain. Cent-trente-cinq de ces volumes traitent du Mexique; sept-cent-soixante-dix-huit regardent les Anglo-Américains; soixante-dix, les Hes Philippines, cent sont relatifs aux Chinois, quarante-huit aux Indiens, et trente-deux aux Arabes, et aux Syriens.

Le comte Caissotti de Chiusano et le marquis Tancredi Falletti de Barolo, léguèrent aussi à l'Académie une grande partie de

leurs livres.

C'est dans la vaste cour qui est au milieu de ce palais, qu'en 1851 eut lieu pour la première fois l'exposition des fleurs. Grâces à la Société d'agriculture, il a été démontré par cette exposition, que l'industrie humaine pouvait quelquefois changer les lois de la nature, et que le soleil d'Italie étendait sa féconde influence jusqu'à cette partie septentrionale de la Péninsule. Nous espérons qu'à l'avenir l'exposition des fleurs aura lieu dans un édifice destiné pour cela, et qu'il servira aussi pour l'exposition des obiets de beaux-arts, Les deux Sociétés pourront concourir à ce but. (sienu in ; its of sienu) tings orner comme celle d'une

# MUSÉE ÉGYPTIEN

Tandis que les études historiques avancent plus que jamais avec rapidité, aidées de découvertes de quelques voyageurs qui vont déterrer des monumens

dans tous les coins de la terre, pour lever le voile qui couvre l'antiquité, le Musée égyptien de Turin fut d'un grand secours pour mettre en ordre les annales

d'une nation qui fut le berceau des arts et des sciences. Ici le savant, sans s'exposer aux inconvéniens et aux dangers d'un long voyage, peut s'initier aux mystères de l'antique Egypte, à la vie de ce peuple si sage et si célèbre, empreinte sur le granit, où sont tracées ses mœurs, ses croyances religieuses et philosophiques, qui formaient l'existence morale de ce peuple. En effet, c'est avec un juste orgueil que nous voyons citer le Musée de Turin, dans tous les ouvrages que l'on publie en Europe, sur l'Egypte, comme une source sûre de connaissances importantes. Aussi en parlerons-nous un peu au long.

En entrant, on trouve d'abord une vaste galerie, où en 1829 on transporta du palais de l'Université le Musée d'antiquités. S'il ne peut être comparé à d'autres Musées plus renommés d'Italie, cependant il renferme des objets qui méritent d'être vus.

Il y a d'abord un Cupidon qui dort sur la peau d'un lion; si cet ouvrage n'est pas grec, il a toute

la beauté attique;

Un buste en marbre de l'empereur Julien, deux têtes colossales, une d'Adrien, l'autre de Claude le Goth; et une tête d'Antinoo ornée comme celle d'une bachante. Il y a aussi une tête colossale de Niobé, tirée des ruines de Pompeia, et dont on n'a encore fait mention dans aucun catalogue, ni dans aucun Guide. L'ouvrage en mosaïque qui fut trouvé à Stampace dans l'île de Sardaigne, représentant Orphée jouant de la lyre, et entouré de différens animaux, est très-remarquable. Ce travail est partagé en deux morceaux, qui

étaient jadis réunis, et qui n'en

formaient qu'un;

Parmi les petites statues en bronze, on remarque une Minerve, dont la municipalité de Stradella fit présent au Musée. Cette petite statue fut trouvée dans le lit du torrent Versa; de même que l'on trouva dans les décombres de la ville de Industria un faune d'un travail admirable, une boëte en argent, un trépied et une table historiée; le trépied et la table sont en bronze, un vase en argent, sur lequel est gravée la bataille des Grecs contre les Amazones ; ce vase a été trouvé dans le lit du Pô par un pêcheur;

Un vase en bronze pour les parfums sur lequel il parait que le sculpteur ait voulu représenter

la tête de Méduse;

Il y a aussi un grand nombre de vases, la plupart étrusques, que l'on trouva à Pollenzo en y creusant la terre;

Une foudre dorée qui faisait sans doute partie d'une ancienne

statue de Jupiter;

Deux Vénus, dont l'une est assise sur un cheval marin, comme pour nous rappeler l'origine de cette déesse, que les payens disaient être née de l'écume de la mer; l'autre porte des ornemens au cou, aux bras et aux mains, on l'appelle la Vénus victorieuse.

Parmi les antiquités romaines, il y a un écrit de l'empereur Adrien; c'est le congé d'un soldat; et une aigle qui fut trouvée dans la ville d'Anzio. On y voit aussi un grand nombre d'instrumens et d'objets qui ornaient les maisons des riches; ces objets sont d'un meilleur goût que ceux des modernes.

Mais la partie la plus remarquable de ce Musée, est la collection des monnaies, dont le nombre s'élève à quinze-mille: trentesix égyptiènnes; une d'Athènes en or; un grand nombre des rois de Syrie, en argent; plusieurs des Arsacides et des Sassanides, de même en argent; un assez grand nombre en or et en argent, appartenant aux rois de Perse, deux-cents en or, en argent, et en cuivre, des hegides; et quelques-unes d'Alexandrie du tems des Empereurs Romains.

Il y a dans le Musée deux beaux groupes en ivoire, dont un représente le jugement de Salomon, et l'autre, le sacrifice d'Abraham. Il paraît que ces deux objets, qui ont été faits dans le siècle dernier, ont été placés là pour qu'on pût comparer le talent des modernes, à celui des anciens. Mais il est temps de passer dans les deux autres salles, où se trouvent les statues colossales du Musée égyptien. Nous dirons d'abord comment a été fondé ce Musée, qui est sans contredit supérieur à toutes les collections de ce genre, qu'il y ait en Europe.

Avant même que Bonaparte fit l'expédition d'Egypte, le Piémont possédait dejà le Musée égyptien que l'on connaît, la collection Donati, outre les deux statues très-remarquables de la déesse Pascht et de Pharaon Sesostris, qui était dans le peristile de l'Université de Turin. Plus tard d'autres nations obtinrent la supériorité sur le Musée de Turin. L'Angleterre avait la fameuse table de Rosetta, le tombeau du roi Psammetico, et une partie de celui du roi Mancheri, que l'on dit être le fondateur d'une des grandes Pyramides, et enfin la fameuse Caisse d'albâtre, que l'italien Belzoni trouva dans les souterrains

de Thébes; la France vantait le Zodiaque du temple de Dendera; la Prusse, la collection de Passalacqua, de Trieste; et la Hollande un long papyrus où l'on voit des lettres grecques. Mais le Musée de Turin ne tarda pas à reprendre son ancienne supériorité sur les autres Musées de l'Europe.

En 1820, le roi fit acheter la riche collection de statues égyptiennes, qui coûta au chevalier Drovetti quinze années de recherches assidues, qui eurent le plus heureux succès. On v joignit dans la suite une autre collection d'une infinité de petits objets en or et en pierres précieuses gravées; une infinité d'objets couverts d'hiérogliphes, qui ont une grande importance à cause de la variété de l'écriture dans les mêmes mots; un grand nombre de caisses de momies, de petites figures portant le nom des hommes qu'elles représentent, de petites idoles, d'amulettes, de petits insectes gravés, de vases, d'objets faisant partie de l'habillement. d'instrumens de différens arts, tout ce qui peut enfin retracer les mœurs et les croyances religieuses de cette nation.

Une des statues colossales qui se trouve dans les deux salles au rez-de-chaussée, est celle du fameux conquérant Sesostris, le Ransete VI. Dans les annales égyptiennes, cette statue est à la fois remarquable pour le fini du travail de la tête, sculptée sur un granit extrêmement dur, et pour sa masse qui est d'une dimension extraordinaire. Il faut cependant avouer que cette statue est bien loin de ce beau idéal. dont les Grecs seuls avaient le secret; les Egyptiens, grands dans la conception, manquaient de

goùt dans l'exécution. Ce colosse est assis, il a la tête mitrée, et sa main gauche appuyée sur la poitrine, tient une espèce de crochet, que l'on voit aussi comme un attribut de puissance dans quelques divinités égyptiennes. Une autre statue colossale, également assise, les mains posées sur les genoux, et la tête enveloppée de bandes, est celle de Tormes, nommée Mæris par les Grecs; celui auguel on attribue la gloire d'avoir fait creuser le fameux lac qui porte son nom. On trouve ensuite la statue de Menepta, autre Pharaon de la dix-neuvième dinastie, à laquelle appartient Sesostris le conquérant, Menepta, plus connu sous le nom d'Osimandia, dont le tombeau est une des merveilles de Thèbes. La statue de ce Pharaon est de pierre un peu rouge. Elle a dix pieds de hauteur; et porte sur la tête un riche ornement en forme de pyramide, et sous les pieds est une large base historiée. Il y a d'autres statues de Pharaons, appartenant à la dix-huitième dinastie, comme celle de Amenophis II à genoux, offrant deux vases à la divinité; celle du roi Oro, debout à côté de l'idole de Amon qui est assise; ces deux statues sont sculptées dans le même bloc; et celle de la reine Amensis, qui peut-être régna seule sur toute l'Egypte. Il y a encore deux autres statues du roi Ransete Sesostris, dont une le représente comme s'il marchait; l'autre, le représente assis et recevant l'apothéose de Amon et d'Isis, qui sont aussi assis à colé de lui, et qui l'embrassent. Il v a encore beaucoup d'autres statues, moins grandes, qui portent des noms de rois; mais elles ne sont ni aussi remarquables, ni aussi rares.

Un monument bien précieux et unique, est le livre que l'on appelle vulgairement le grand livre funéraire (1). Il est écrit en caractères hiérogliphiques; il a plus de 40 pieds de long; aucun des livres funéraires que l'on trouve dans les autres Musées de l'Europe, ne contient un aussi grand nombre de chapitres. Une ligne peinte se rapportant au texte qui est au-dessous, parcourt toute la longueur du papyrus, et beaucoup d'autres peintures plus grandes sont insérées au milieu des colonnes du texte. La principale peinture du livre funéraire, et que l'on trouve dans tous les abrégés de cet ouvrage, est celle du jugement de l'âme devant le tribunal de l'Amentis ou pays des morts; vous vovez à gauche Osiris, assis gravement

(1) Ce livre funéraire, étant un des objets les plus rares du Musée de Turin, le directeur l'avait fait transcrire au moyen d'un papier transparent, pour le faire imprimer. "Le savant Lepsius, prus-" sien, passant à Turin, vit cette « copie, et obtint de l'obligeance « du directeur de la porter à Beralin, et de la retenir quelque tems " pour y faire des recherches dont "il avait besoin; mais oubliant « les procédés délicats que se doi-"vent entre eux les savans, il la " fit imprimer à Berlin, sans en "demander l'autorisation au di-« recteur qui la lui avait prêtée. "Cependant, si cet acte de M. " Lepsius mérite d'être blamé, les "savans n'ont pas lieu de s'en " plaindre, car, grâces à lui, ils " ont eu cet ouvrage quelques an-« nées plutôt. »

sur un trône, tenant en main un | crochet et un fouet; devant lui sont placés 42 juges; le tiphon. animal à peu-près comme le cerbère des Grees, et enfin une balance. La déesse de la justice conduit l'âme devant ce tribunal, et fait placer sur une des coupes de la balance le vase qui contient ses actions, et sur l'autre coupe on voit les petites statues et l'emblème de la justice. Le dieu Tot, faisant les fonctions de secrétaire, écrit le résultat du jugement indiqué par la langue de la balance, et le jugement étant favorable, l'âme est autorisée à continuer son voyage vers le pays des bienheureux.

Un autre monument du Musée de Turin, qui est aussi unique, c'est celui connu sous le nom de Canone de Manetone; il ne pouvait paraître dans la collection Drovetti, parce qu'il n'était qu'un amas de morceaux détachés, et mêlés avec des fragmens d'autres livres dans une même boîte; mais il fut réparé avec soin par le savant Champollion, et par l'allemand Seyffart, qui vinrent à Tu-

rin pour cet objet.

Nous ne quitterons pas ces deux salles au rez-de-chaussée, sans faire observer à l'amateur, quoique ces objets ne soient pas egyptiens, deux belles têtes que M. Emile Botta, fils du cèlèbre historien, envoya au Musée de Turin. Elles furent trouvées à Korsabad, mèlées avec d'autres objets d'antiquités, que M. Botta étant consul à Mossul, fit déterrer avec soin. Une de ces têtes représente un roi, et l'autre probablement un eunuque.

Nous ne passerons point sous silence une inscription grecque empreinte sur une pierre, qui est

dans la salle au midi; ni un chapiteau qui est sur une colonne en maçonnerie moderne, plus une caisse en pierre destinée à rester sur pieds comme l'indique la grande inscription qui est au bas, et son magnifique couvercle, en forme de corps humain, l'une et l'autre très-bien conservées. On y voit aussi plusieurs pierres servant de tables pour autel; et différentes offrandes faites aux dieux, telles que des pains, des oies, des cuisses de veaux, des oignons, des vases d'où coulent des liqueurs; ces objets sont sculptés un peu en relief; il v a aussi quelques modèles de temples, comme ceux de la Nubie.

Les salles de l'étage supérieur ont un vestibule dont les parois sont couvertes presque entièrement de pierres à inscriptions sépulcrales, que les savans appellent habituellement Stele, sur lesquelles l'âme du défunt, en l'honneur duquel elles ont été sculptées, présente des offrandes à différentes divinités, et quelquefois aux âmes de ses ancêtres. Quelques-unes de ces pierres sont de granit, d'autres sont de pierres sabloneuses, la plupart de pierres calcaires, toutes d'un fini parfait. Parmi les figures qu'on y voit, il y a un grand nombre de signes hiérogliphiques, dont quelques-uns indiquent des offrandes que le défunt fit aux divinités pendant sa vie. On voit une longue série de ces pierres et de tables en bois, peintes pour le même usage, et dont les couleurs conservent encore tout leur éclat; au fond de la salle, dans une armoire il y a un grand nombre de ces pierres qui représentent des rois dans l'attitude de recevoir ou de faire des

offrandes. Ces tables en bois sont très-précieuses, car elles révèlent ce qu'était la doctrine religieuse des Egyptiens, et leur croyance sur le dogme si important d'une vie future, et combien on respectait les liens de famille. En effet, dans ces peintures antiques, qui conservent leur brillante couleur, on reconnaît les membres de la même famille, présentant des fleurs et des fruits à l'image du père et de la mère, ou d'un autre parent qui leur est cher.

Vous pouvez encore voir, après tant de siècles, le langage de ces vœux qui sont relatifs aux affections et aux douleurs de ces familles, en lisant les inscriptions touchantes qu'ornent ces peintures. Par elles, vous êtes initié non seulement aux cérémonies funèbres des Egyptiens, mais vous pouvez voir encore quels étaient le rang et la dignité du défunt ; vous apprenez quels étaient les emplois et les charges qui existaient chez ce peuple, et vous vous formez une idée exacte de la hiérarchie égyptienne, comment la magistrature se succédait: et comme au nombre de ces basreliefs, il y en a quelques-uns qui portent le nom et la date du règne, sous lequel ils furent sculptés, il s'ensuit que ces mémoires sont de précieux monumens historiques. Ici nous ne pouvons que payer un tribut d'éloge à Silvestre Desacy, à Arkebladt, à Joung, à Champollion le jeune, dont les découvertes nous ont mis à même de nous associer aux pensées d'un homme qui vivait il y a 3 mille ans.

En entrant dans le Musée, on s'avance d'abord dans la salle qui est au midi; dans cette salle,

sont placés la plupart des objets qui servent exclusivement aux tombeaux, pour lesquels les Egyptiens avaient tant de vénération. Ici votre cœur ne peut se défendre d'une vive émotion, en voyant d'une extrêmité à l'autre de la salle une longue suite de caisses de momies, qui représentent les mêmes formes, et les mêmes traits que ceux de notre génération actuelle; des êtres qui vécurent il y a 25 ou 30 siècles, et qui un jour devront cependant reprendre une nouvelle vie.

La série commence par quelques caisses non seulement peintes et écrites, comme toutes les autres, mais encore couvertes d'un vernis; après les trois premières, vous en voyez une qui renfermait la momie d'un hiérogramme du temple d'Ammone, laquelle, outre les inscriptions ordinaires, a, dans l'intérieur des deux couvercles, une partie du livre funéraire ; vient ensuite la caisse où était renfermée celle que nous avons décrite, lorsqu'elles étaient dans sa chambre sépulcrale; puis une autre caisse colossale qui est la première des trois caisses renfermées l'une dans l'autre, destinées toutes trois à conserver la première momie que vous trouvez; cette momie est emmaillotée avec soin, et couverte d'une belle toile rouge; elle est aussi ornée d'un réseau de petits grains de verre qui la couvre entièrement.

Plus loin on voit deux autres caisses avec leurs momies; la dernière de ce rang est la momie de *Petennophis*, fils de *Pavoto*, enfant de huit ans et quatre mois, mort sous l'empereur Adrien. Sa forme est plutôt grecque qu'é-

gyptienne, de même que celle | tées avec soin d'un joli réseau ; des deux grandes caisses placées dans les ouvertures du mur qui sépare les deux salles; et elle a, outre l'inscription égyptienne, écrite sur le couvercle, une inscription grecque qui sert à illustrer la première. Il y a encore un grand nombre de caisses de momies, placées tout autour de la salle; dans l'une d'elles, vous voyez une momie de femme, ayant la tête découverte, et les chairs, la peau et les cheveux si bien conservés, qu'on ne peut se défendre d'un grand étonnement quand c'est la première fois qu'on voit une momie. Mais la conservation de ces momies est encore plus surprenante dans une tête d'homme placée sous une cloche en verre, près de la dernière fenêtre; dans cette tête on voit les cheveux, la peau, les paupières et les oreilles très-bien conservés. On y voit encore plusieurs dents, la barbe, les cils et les sourcils, de manière que l'on pourrait reconnaître cet homme, si on l'eût connu vivant.

Lorsque vous êtes parvenu à l'extrémité de la salle, vous pouvez, en tournant à gauche, revenir en arrière et en faire le tour. Vous voyez alors dans une armoire une riche collection de momies d'animaux, parmi lesquelles, les plus remarquables, sont deux singes, car il est trèsrare d'en trouver dans les tombeaux; et puis des éperviers, des crocodiles, des poissons et des reptiles. Dans la seconde armoire il y a d'abord trois têtes de veau, puis une grande quantité de momies de chats; les unes sont renfermées dans des caisses sculptées, et représentant le chat même; d'autres sont emmaillod'autres enfin sont dans de petites caisses, semblables pour la forme aux caisses des momies humaines du tems des Romains. Dans les quatre armoires qui suivent, l'amateur voit une riche série de petites statues dont la plupart ont la figure d'une momie enveloppée, et lesquelles placées quelquefois en grand nombre dans les chambres sépulcrales, y représentaient probablement les défunts mêmes, qui y étaient renfermés, car souvent elles en portent le nom.

Après ces armoires, il en est d'autres vitrées, moins grandes, qui renferment différentes toiles placées l'une sur l'autre en forme de cartons; elles sont peintes et portent quelque chose d'écrit; ces toiles étaient des ornemens placés sur quelques-unes des momies, sous le couvercle de la caisse. On v voit aussi quelques objets destinés à être mis sous la tête, et plusieurs semelles de toile, que l'on mettait sous les pieds, et qui quelquefois représentent par la peinture des esclaves des nations vaincues par les Egyptiens, ayant les mains liées derrière le dos; quelquesuns sont noirs, et par conséquent Ethiopiens; d'autres blancs, ce sont peut-être des Persans.

Après ces ornemens des momies, on voit beaucoup de tissus de lin et de laine; quelques-uns de ces tissus sont extrêmement serrés, et d'autres presque à maille; on v voit des brodures à peu près semblables à celles qui sont en usage de nos jours.

A l'extrémité de cette première salle, on remarque une porte sépulcrale de bois sculptée et coloriée, avec une inscription en

l'honneur de Sésostris, dont on lit le nom en signes hiéroglyphiques, d'une grande dimension. Le devant de cette porte fut colorié sur l'avis de Champollion; mais les côtés sont intacts, et conservent toutes les marques de son antiquité.

Au-dessous on voit une statue en pierre calcaire, représentant une femme; à droite, le roi Amenophis III, assis; à gauche, un pastoforo, qui présente aux adorateurs une tête d'Amemnon sous la forme d'un bélier.

Portant ensuite les regards sur le mur qui est au midi, vous voyez le grand papyrus funéraire dont nous avons déjà parlé, et sous celui-ci beaucoup de papyrus hiéroglyphiques semblables, mais moins riches; et enfin quelques papyrus aussi riches que le premier. C'est sans doute pour qu'on puisse comparer l'écriture hiéroglyphique et la gératique.

Ces manuscrits, qui furent tirés des catacombes de Thèbes, font une des principales richesses dont se vante le Musée de Turin; c'est pourquoi nous nous étendrons un peu plus sur ces manuscrits: on les divise en quatre catégories, et elles présentent trois sortes d'écriture : la hiéroglyphique, la hiératique et la démolique, que l'on employait dans les usages communs de la vie.

La première de ces catégories, la plus riche des trois, se compose de prières pour les défunts; ces prières nous retracent des scènes religieuses du culte égyptien, au moyen de dessins rouges et noirs, tracés avec soin.

La seconde catégorie contient des invocations pieuses, et des espèces de litanies religieuses, dans lesquelles, après avoir invoqué les dieux, on invoque les âmes de dix rois et de dix reines de la xvII et xvIII dinastie.

La troisième catégorie contient les fragmens d'une table des rois égyptiens qui précédèrent la dixhuitième dinastie, en indiquant le tems de leur règne, par années, par mois et par jours; l'avènement des rois, le montant des rentes publiques, des manuscrits de concessions, de contrats, etc., de manière que cette seule table nous est très-utile pour mettre en ordre la succession des rois; enfin ces écrits nous mettent à même d'apprécier l'administration civile des anciens peuples de l'Egypte.

La quatrième classe est relative au tems de l'histoire égyptienne, qui suivit la conquête qu'en firent les Persans; l'époque des Ptolomées et celle des Ro-

mains.

Les papyrus entiers sont au nombre de plus de deux-cents; le nombre des fragmens est bien supérieur; il y a aussi d'autres écritures sur toile, sur parchemin, sur pierre calcaire et sur terre cuite.

En passant de cette salle dans la seconde, qui est au nord, on trouve d'abord une longue série d'idoles en bronze, qui occupent toute la partie supérieure des tables placées au milieu de la salle. Les idoles à la figure humaine, n'ont généralement de beau que le visage, mais les animaux sont admirables, pour la précision du dessin; les plus remarquables sont les chats et les ibis. On voit d'autres idoles en bois, en pierre, en porcelaine et en terre cuite, dans les armoires du côté de l'ouest, et dans les armoires vitrées entre les fenètres. Dans l'une d'elles, placée à l'extrémité de la salle, il y a beaucoup de sandales faites de feuilles de palmier, élégamment entrelacées; et dans l'armoire à côté on voit beaucoup d'objets en verre, entre autres une masse couleur de l'éméraude, qui semble être un fragment d'une statue.

Au fond des armoires il y a deux séries d'objets assez curieux; des meubles et des vases, les uns et les autres ou funéraires

ou domestiques.

Nous ferons remarquer à l'amateur les objets de la toilette qui appartint à une princesse egyptienne, dont les titres et le nom sont écrits en caractères hiéroglyphiques sur un superbe vase d'albàtre.

Les vases servant à des usages domestiques sont ornés de fleurs, et chargés d'inscriptions hiéro-

glyphiques.

On voit de même parmi de semblables objets, de petits miroirs en bronze, et même en cristal, ayant derrière une couche métallique, comme les miroirs de nos jours; on y voit aussi des anneaux, des boucles d'oreille, des bracelets, des colliers et autres ornemens de femme. Parmi les meubles, on remarque le modèle d'un de ces petits temples, ou cassettes à idoles, que les pastofori avaient coutume de porter dans leurs processions.

Dans les armoires au milieu de la salle, il y a des scarabées plus grands qu'au naturel, destinés à être placés sur la poitrine des momies. Vient ensuite une série d'amulettes, représentant plusieurs divinités et quelques emblèmes; la plupart de ces amulettes sont en porcelaine; quelques-unes en pierre très-dure, et d'autres en bronze. Le fini du travail, des amulettes en porcelaine, est remarquable, surtout dans les idoles qui représentent Amemnon, dont la petite tête de bélier est si parfaite, qu'aucun artiste ne pourrait atteindre cette perfection. Il y a ensuite une grande quantité d'anneaux en porcelaine vernissée, destinés à être placés aux doigts des momies; ces anneaux portent l'empreinte de la figure d'une idole.

Après ces objets, vient une riche collection d'environ millequatre-cents scarabées, gravés sur leur face plane. On lit une longue suite de noms des Pharaons, et les noms de plusieurs simples particuliers, et enfin on y voit beaucoup d'idoles.

Les armoires vitrées qui sont après celles que nous venons de décrire, contiennent des objets plus propres à nous instruire dans l'histoire des arts en Egypte, qu'à nous éclairer sur l'histoire politique de ce pays. Les premiers objets qui se présentent, sont une suite d'amulettes et de scarabées gravés sur des pierres dures. Les agathes, les cornioles. les diaprés, les lapislazzuli nous présentent de beaux ouvrages de ce genre de gravure. Viennent ensuite les émails, parmi lesquels on distingue surtout une tête de Tiphon et une figure humaine. Il y a, après cela, de petites statues en cire et des portraits en gip, et des formes pour fondre des oiseaux, et pour de petites figures de momies. On voit ensuite une belle série de vases en bronze, dont un grand nombre sont dorés intérieurement, et l'un d'eux est couvert

d'un magnifique relief, du tems | de Pharaon. Vous voyez beaucoup de petits vases pour différens usages, les uns en albâtre, les autres de verre ou de terrecuite, et des ouvrages sur des métaux précieux, et des dorures. On y voit quatre magnifiques colliers de pierre précieuse, avec un grand nombre d'amulettes en or, beaucoup d'anneaux du même métal, plusieurs boucles d'oreille en or, et enfin quelques amulettes en argent. En voyant les dorures, nous ne savons ce que l'on doit admirer le plus, oû de l'excellence de l'art, ou de leur conservation. Les nombreuses offrandes que vous voyez, étaient placées dans les tombeaux près des momies.

Ici sont les instrumens de guerre, que la piété des vivans placait dans les tombeaux pour indiquer le rang du défunt; nous y voyons un cimeterre en bronze, semblable à celui qui est dans les mains des Pharaons, sur les bas-reliefs du temple de Karnac; et un casque en bronze, qui, d'après ce qui y est écrit, appartint à un soldat Macédonien, nommé Alexandre, fils de Nicanore; le travail de ce casque révèle le burin d'un artiste grec. Vous voyez plus loin les instrumens qui servent aux arts mécaniques, tels que des tablettes pour écrire, une palette de peintre, avec des pinceaux et quelques restes de couleur dans de petites boëtes; plus une inscription qui indique que ces objets sont du tems où régnait le grand roi Sésostris.

Parmi les instrumens d'agriculture, on remarque les modèles d'une charrue et d'un joug pour les beufs; puis une mesure de longueur, plusieurs cachets et quelques poids; puis des instrumens de musique, de petites flûtes et un fragment de harpe; ces instrumens étaient très-usités chez les Egyptiens, et on les voit même quelquefois peints dans leurs tombeaux; enfin quelques objets qui attestent l'art de faire le papyrus, sur lequel les Egyptiens avaient coutume d'écrire; on voit quelques tiges de papyrus dépouillées de leur écorce, mises en pelotons; ensuite placées sur deux couches, dans lesquelles la moëlle de la couche supérieure est à travers de celle de la couche inférieure; enfin quelques feuilles blanches, des tablettes de couleur, des plumes, et un échantillon des différentes manières de les envelopper. Les derniers objets que l'on trouve dans les armoires vitrées, sont des morceaux de bois, de pierre et de terrecuite, sur lesquels on lit des inscriptions cophtes et égyptiennes.

Cette salle est aussi ornée d'un grand nombre de papyrus, parmi lesquels il y en a de greco-alexandrins qui furent traduits en latin et illustrés par Amédée Peyron. Ici finit la collection égyptienne, que nous avons parcourue rapidement, pour ne pas fatiguer le voyageur; le savant y trouverait de quoi s'occuper pendant plu-

sieurs mois.

#### MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE

Le Musée d'histoire naturelle, qui occupe le premier étage de ce palais, peut rivaliser avec les plus riches Musées de l'Europe, surtout pour les animaux volatils. Sans parler des oiseaux indigènes, qui y sont réunis en grand nombre, nous citerons le cariama, le condor, le sarcoramphus, pape; beaucoup d'aigles de Sardaigne; le nouveau faucon d'Eléonore; le buceros galéatus; l'araponga carunculata; la phytotoma rare; le zosterops anhelus, Licht (Agrilorhinus sittaceus, Bonap); la lyre; le promerops superbus; le philedon cincinnatus; la colombe couronnée; le tragopan (phasianus satyrus); l'argus; le nandou; l'émeu; le jabirus du Sénégal (micteria senegalensis); marabou; le caneroma; le cigne noir; l'alca impennis; l'aptenodites de Patagonie; les oiseaux du Paradis; l'ibis d'Egypte; l'ardea virgo, ou demoiselle de Numidie; le vautour barbu (vultur barbatus), qui fut pris dans les environs de Turin; le serpentarius du Cap, et une infinité d'autres oiseaux qui représentent dans notre Musée ce qu'il y a de plus remarquable dans ce genre d'animaux.

Parmi les mamifères, on distingue le siamang (pitechus syndactylus); le wouwou (Tylobates agilis); l'ouanderou, ou macacus silenus; le vampire (vampirus sanguisuga); le pteropus édulis; le galéopythecus, variegatus; la mygale des Pyrénées; l'ours ma-

rin; le thylacinus harrisii; l'acrobate pygmée; le kanguroo (macropus labiatus); le wombat; l'hydrochaérus capybara; l'oryctérus marittimus; l'acheus au collier noir; l'orycteropus capensis; la tamanoir; le maris macroura; le manis affricana; l'echidna; l'ornitorinque; le tapir américain; l'hippopotame; la girafe; la zèbre; un ibride de zèbre avec un âne; le bisonte et son squelette; le moschus ou le chevrotein de Java; le bouquetin mâle et la femelle; le rangifère, etc.

Nous ne passerons pas sous silence le lion, qui fit jadis partie de la ménagerie de Stupinis, un des plus beaux lions qu'on eût jamais vu en Europe, et qui fut embaumé par M. François Comba, attaché au Musée comme embaumeur; il a reçu une médaille à titre de récompense, pour des animaux qu'il avait embaumés, et qu'il avait envoyés à l'exposition de Londres.

Dans la classe des poissons, on remarque surtout le Raya-giorna qui fut découvert dans la mer près de Nice, par un célèbre naturaliste du mème nom; le cyprinus ida, le balistes capriscus, le trachypterus crislatus, le lophotes cepedianus, le bogmarus islandicus, l'alepocephalus rostratus, le pomatus telescopus, astrodermus, elegans, et autres poissons non-moins remarquables, qu'il serait trop long de citer.

Quoique la famille des reptiles

soit moins riche que les autres familles renfermées dans ce Musée, on y remarque toutefois un crocodile long de 3, 64 mètres, plusieurs caimans, la syrène, un souroucou, extrèmement gros, la matamata, la chelonia imbricata, le trionyx ferox, un boa extrèmement long, différentes espèces de reptiles de Sardaigne, que le professeur Gené décrit avec soin dans les volumes de l'Académie des Sciences.

Avant de passer à autre chose, nous donnerons un tribut d'éloge au professeur Bonelli, qui avec autant de patience que de savoir, miten ordre la série des insectes, série la plus complète qu'il y ait en Europe. On y admire surtout uue belle collection de papillons, que le comte Grimaldi, qui était ambassadeur à Rio-Janeiro, envoya en 1822 au Musée.

La collection des coquilles se compose des espèces vivantes et des espèces trouvées fossiles en Italie, et surtout en Piémont. L'amateur admirera dans la classe des premières, la valvula d'avicula margaritifera, dont le roi Charles-Albert fit présent au Musée. Cette valvule a une perle merveilleuse pour le volume et pour la forme.

Outre les fossiles que nous venons de nommer, on y voit un
squelette presque complet du
mastodonte trouvé à Dusino près
Asti, en ouvrant une tranchée
pour le passage du chemin de
fer. On y garde plusieurs pièces
séparées appartenantes à différents individus de cette espèce;
des dents d'éléphant; la mochoire inférieure d'un rhinocéros; des dents d'antracotherium
trouvées dans les lignites de Cadibona près de Savone; deux

têtes très-bien conservées d'aurochs; deux têtes, dont une dans un état de parfaite conservation du grand cerf; un squelette de cheirotherium, animal entre les dugongs et les hamantins; le moule de Trionyn, etc. etc. etc. Mais nous recommandons surtout aux visiteurs du Musée la belle collection de coquilles fossiles. Ils y trouveront toutes les espèces de nos terrains terliaires et celles du reste de l'Italie, unies aux espèces des différents terrains d'autres pays, comme exige la classification zoologique suivie dans la disposition de ces générations antérieures à celle du monde actuel.

La collection des insectes présente la famille des chenilles, mises en ordre par le professeur Gruvenhorst, allemand. Le docteur Erichson, de Berlin, offrit, il y a quelques années, une collection de squelettes de chenille.

Le Musée zoologique, dû en grande partie au professeur Giorna, est très-riche en squelettes, parmi lesquels nous citerons le squelette fossile d'un cétacée, intermédiaire entre les dugongs et les hamantins; le squelette d'un bisonte, d'une girafe, d'un tapirus américain, de Capybura, Aï, Kanguroo, Autruche, Casoar. M. Caffer, chargé par Charles-Albert de faire des recherches zoologiques, dans le voyage que le prince de Carignan fit en Amérique, rapporta un grand nombre d'objets précieux qui enrichirent cette collection.

On prépare pour ce Musée le magnifique éléphant que nous avons vu pendant plusieurs années dans la ménagerie de Stupinis, et qui est le plus grand de ceux qu'on trouve en Europe.

W/1

#### MUSÉE DE MINÉRALOGIE

Ce Musée fut fondé par l'abbé Borson, qui en 1811 en publia le catalogue, plutôt pour indiquer les objets dont il manquait, que pour faire pompe de ceux qui y étaient. Depuis lors, la collection de ce Musée s'augmenta toujours plus, comme le protve la seconde édition du catalogue parue en 1830 par les soins du susdit savant professeur. A présent la collection du Musée minéralogique de Turin peut rivaliser avec les plus riches collections qu'il y ait en Europe.

Après le professeur Borson, le savant qui a fait davantage pour ce Musée, est sans doule le professeur A. Sismonda, quientreprit la collection géologique de tous les Etats de S. M. sur le continent; et qui fit des voyages dans les pays étrangers, pour comparer cette collection avec celles

des autres contrées.

Ce Musée minéralogique fut ensuite enrichi d'objets précieux, qui furent offerts par le professeur Goldfuss; par monseigneur de Médicis Spada, Romano; par Maravigna, qui envoya de Sicile les productions les plus rares de

ces monts volcaniques.

C'est ici le cas de parler de l'administration du Jardin des Plantes à Paris, qui envoya au Musée des échantillons des principales roches des terrains terliaires, jusque et y compris le terrain d'alluvion des environs de cette capitale; nous dirons

aussi que l'Institut impérial de Petersbourg, envoya beaucoup de minéraux fort-rares, des monts

Ourals.

Le chevalier Albert de la Marmora, général et membre de l'Académie des Sciences, offrit au Musée la collection géologique de la Sardaigne, que lui-même avait formée. Enfin le roi Charles Albert y donna les productions du Nouveau-Monde, recueillies par M. Casaretto, lors du voyage que le prince de Carignan fit en Amérique, il y a peu d'années. Parmi lesquelles il y a un groupe de quartz améthiste assez remarquable. Le Musée a reçu plusieurs autres dons du roi Charles Albert. On a de lui une pépite d'or de la pesanteur de 250 k., placée sur un piédestal de hazulite magnifique; un cristal octrédrique de chaux fluatée rose de toute beauté, du Mont-Blanc; une turquoise de Vieille-Roche, etc. etc.

Les objets que renferme ce Musée, étaient d'abord placés dans des petites caisses vitrées et orizontales; mais l'accroissement qui prirent dans ces dernières années les différentes collections de ce Musée, réclamait un plus grand emplacement. Pendant que S. E. M. le chevalier de Collegno avait la direction de l'instruction en Piémont, on a pourvu en faisant exécuter un projet du professeur Ange Sismonda. Des armoires d'une hauteur convenable, disposées en forme d'amphithéatre rectiligne, ontété substituées aux anciennes grandes armoires et aux tables orizontales. Ce nouveau arrangement eut l'approbation de tous les connaisseurs.

La partie scientifique a été changée dans ces derniers tems; on a adopté dans la classification celle qui a pour principe, l'élément positif, c'est-à-dire, la base

des composés.

Au moment où nous écrivons, le professeur Eugène Sismonda nous annonce que ce Musée sera sous peu enrichi des précieuses dépouilles de deux animaux gigantesques fossiles découverts à Buenos-Ayres, et connus par les savans, sous le nom, l'un, de megatherium cuvieri, l'autre, de glyptodon clavipes; présent fait au Musée par le baron Henri Piccolet D'Hermillon, ministre de Sardaigne au Brésil.

Ces deux animaux sont déjà dans l'atelier des Musées, où ils doivent être réparés des dégats qu'ils ont dû éprouver en les déterrant. Comme le megatherium cuvieri est un animal trèsrare, et que les naturalistes prétendent qu'il a vécu et disparu de la terre avant que l'homme y parût, nous jugeons à propos de rapporter en peu de mots la description qu'en a faite le professeur Eugène Sismonda:

"Cet animal, dit-il, qui est l'individu le mieux conservé de son genre, était à peu près de la dimension d'un éléphant ordinaire, mais d'une conformation cependant beaucoup plus basse et plus lourde; il appartient à la classe des mamifères monodel-

phes et à celle des animaux sans dents, ce qui signifie qu'il manque tout-à-fait de dents incisives et de dents canines; ses dents molaires sont de forme tetragone. elles ont de 7 à 9 pouces de longueur, et sont placées de manière que la moitié d'ane dent supérieure répond à l'intervalle des deux dents inférieures. La colonne vertébrale est formée de 28 vertèbres, les dernières sont vraimenténormes, elles n'ont pas moins de 18 pouces de distance de l'une à l'autre. Du reste, la clavicule est très-forte, l'épaule affilée au-dessus, est assez grosse dessous, pour contenir un gros os qui y tourne facilement, et permet au fras des mouvemens vigoureux. Le femur est presque trois fois plus gros que celui d'un éléphant, ses pieds sont armés d'ongles très-fortes; tels sont les traits principaux de ce singulier animal. Quoique connu depuis 1789, il est toujours regardé comme un animal extrêmement rare, et ce ne sont que les capitales de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France qui jusqu'à présent en aient possédé; et celui que nous avons lu Musée de Turin, une fois réparé, ne le cédera sous aucun rapport à ceux que possèdent ces grandes villes."

Le baron Piccolet a fait encore présent au Musée, d'une autre déponille d'animal de la même classe; elle représente une espècede armadillo. De même que les a madiles actuels, il est armé d'une forte cuirasse formée d'une longue série de lames d'os exagones, disposées en mosaïque. C'est la partie la plus curieuse du squelette d'un pareil animal.

W/I

### CABINET MINÉRALOGIQUE

#### DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'INTÉRIEUR

Après avoir decrit le Musée minéralogique de l'Académie des Sciences, nous citerons comme appendice, cet autre cabinet également minéralogique, que l'administration générale de l'intérieur a formé dans l'ancien couvent des religieuses Carmélites, place St-Charles. Cette collection minéralogique des Etats-Sardes, s'enrichit tous les jours plus, grâces aux recherches minéralogiques des ingénieurs des mines et des naturalistes.

Il y a cinq salles.

Les minéraux sont classés par province, et chaque province divisée par commune. Si cette classification n'est pas scientifique, elle tend du moins à son but, qui est de faire connaître cette collection à ceux qui en ont le plus

Chaque division comprend trois catégories. Dans la première sont les métaux, les terres, les combustibles fossiles, les roches les plus importantes; la seconde

renferme les marbres, les porphires, les granits, etc.; dans la troisième sont les roches de construction, telles que le gueiss, le granit, les schistes, les roches calcaires; sur chaque objet il v a un numéro, et le nom de la province et de la commune. Ce numéro et ce nom répondent à un petit carton joint à l'échantillon, et qui en donne la description.

A cette collection générale, il en est de spéciales qui y sont jointes; il y a encore une autre collection de tous les bois, des arbres et arbustes qui croissent dans les Etats-Sardes du continent; ainsi que des coquilles fossiles des terrains moyens et supérieurs des collines de Turin, de l'Astesan, de Tortone, distribués selon les systèmes les plus récens.

Ceux qui désirent une description plus étendue de cette collection, peuvent recourir à l'ouvrage de M. Vincent Barrelli, membre du conseil des mines.

#### MUSÉE NUMISMATIQUE

sera, à ce qu'il paraît, un des entrerons dans quelques détails

En sortant de ce palais, nous | plus riche de l'Europe, si l'on conduirons le voyageur dans joint à celui-ci d'autres Musées le Musée Numismatique, qui qui sont dans Turin même. Nous à l'égard de cette collection numismatique, d'abord parce que l'on n'en fait pas encore le cas qu'elle mérite, et en second lieu, parce qu'on n'en trouve la description dans ancun autre Guide.

Nous donnerons d'abord quelques notions historiques sur la

fondation de ce Musée.

En 1821, le chevalier Philippe Lavy, qui possédait déjà une petite collection numismatique, qu'il avait héritée de sa famille, forma le projet de l'augmenter, et pour cela, il s'entendit avec le marquis Incisa. Ce marquis Incisa etant mort, le chevalier Lavy acheta non-seulement la collection de son ami, mais encore celles de l'abbé Pullini, et du docteur en théologie Cagna.

Le célèbre chevalier James Millingen, aida M. Lavy dans son entreprise, en lui procurant toutes les médailles rares que l'on put trouver à acheter à Paris, à Florence et à Rome, où habitait ordinairement le savant numismatique Anglais; il lui procura principalement toutes les médailles égyptiennes, qui formaient une partie de la riche collection de Hauteroche. Le chevalier Drovetti, consul en Egypte, le comte Defilippi, et le chevalier Truqui, tous deux consuls, l'un à Constantinople, l'autre à Tunis, enrichirent la collection de M. Lavy, laquelle fut augmentée en même tems d'autres collections moins importantes, au point qu'en 1834, on la regardait comme la meilleure collection qu'il y eût en Piémont. Le chevalier Lavy, n'ayant pas d'enfant, et ne sachant à qui la léguer, eut l'heureuse idée de la rendre publique, en la donnant à l'Académie des Sciences; Charles Albert lui en

témoigna sa satisfaction d'une manière flatteuse.

Mais comme l'Académie des Sciences n'a pas de fonds pour augmenter cette collection, il est à craindre que l'œuvre si heureusement entreprise, et continuée par M. Lavy, ne soit abandonnée. Pour prévenir ce malheureux cas, et pour faire de, ce Musée numismatique, un des plus riches de l'Europe, il suffirait d'y joindre d'autres collections publiques, c'est-à-dire, celle de l'Université et celle de S. M.

Il est assez singulier que, tandis qu'à Milan, à Rome, à Florence et à Naples il n'y a qu'une seule collection publique, il y en ait trois à Turin, dont chacune contient, il est vrai, quelques pièces très-rares, sans pour cela mériter l'attention du voyageur; au lieu qu'étant réunies, elles formeraient, comme j'ai déjà dit, un des plus riches Musées de

l'Europe.

La collection actuelle de Lavy est formée de trois séries, c'est-àdire environ 5 mille médailles grecques; 6 mille romaines, et 6 ou 7 mille médailles tant modernes que du moyen-âge. Il y a des monnaies en or, en argent, en cuivre, en plomb, dont plusieurs

sont très-rares.

A propos de ce Musée, nous dirons que le prof. Charles Cornaglia publia en 1839 et 1840, en deux gros volumes in-4°, le catalogue des médailles grecques et romaines qui sont dans ce Musée. Nous avons nommé le professeur Cornaglia pour remplir un devoir d'historien, en rectifiant un fait erronné mis dans un ouvrage qui a pour titre: Notice nécrologique sur le chevalier Philippe Lavy, où Pon attribue à ce savant, l'ou-

Word II

ler. Le chevalier Lavy a assez de soin de celui d'autrui; d'ailleurs | Charles Albert.

vrage dont nous venons de par- | le chevalier Lavy le dit lui-même dans sa lettre, par laquelle il démérite personnel, il n'a pas be- | die l'ouvrage dont il s'agit, au roi

--- t 9380000063.--

### HOTEL-DE-VILLE

Le dessin de ce palais fut fait en 1659, par François Lanfranchi; et la pierre fondamentale en fut placée le 6 juin de la même année.

Lanfranchi a su réunir dans cet édifice le grandiose, la solidité, el l'élégance; aussi est-ce un des palais les plus remarquables de la capitale.

La terrasse qui est au-dessus du portail, et qui s'étend sur presque toute la longueur de la façade, est soutenue par quatre grosses colonnes en pierre, qui font un bel effet; au-dessus de la terrasse, il y a les armoiries en bronze, qui furent jetées au moule par Lafontaine et Boucheron, en 1664.

Des deux côtés de la porte d'entrée, il y a deux fontaines dont l'eau sort de la bouche d'un taureau, armoirie très-ancienne des Turinais, et peut-être trop prodiguée dans toutes les parties de l'édifice. Cette eau, entièrement destinée au service du public, vient par des canaux souterrains et en plomb, de la fontaine dite de Ste-Barbara ; œuvre non moins belle qu'utile, et qui honore la mémoire du marquis Tancredi Falletti de Barolo, qui en favorisa l'exécution pendant qu'il était décurion de la Ville. D'après le premier dessin de l'architecte, on devait placer là où sont ces deux fontaines, les statues de Charles Emmanuel II et de Madame-Royale Christine.

Après avoir traversé un péristyle majestueux, soutenu par des colonnes en pierre, on se trouve devant une cour qui a aux deux extrémités une galerie en colonnes.

Le grand escalier qui conduit du péristyle au premier étage, est en marbre; et la salle par où l'on entre, est admirable pour son étendue, et pour les marbres dont elle est ornée.

Les réparations de ce palais marquent une époque mémorable dans l'histoire du Piémont, c'est l'époque où les princes de Savoie revinrent dans leur ancienne capitale, après la chûte de Napoléon. Le roi confia la direction de ces travaux à l'architecte Lombardi, qui sut répondre dignement à la confiance du souverain. Toutefois, quelques précieux que soient les marbres qui revêtissent les murs de la grande salle, dite le salon, il est à regretter que l'on ait effacé de ces parois les peintures de Jean Micte, lesquelles représentaient des hauts faits des Piémontais.

D'un côté de la salle, on lit l'acte d'hommage que les autorités de Turin firent à Victor Emmanuel lorsqu'il revint dans ses Etats; et de l'autre, on voit en relief la statue équestre du même souverain, qui fait son entrée à Turin. Cette statue est de Spalla.

alors sculpteur de S. M.

Les peintures allégoriques qui ornent le vestibule et la voûte de l'escalier, sont dus au pinceau du professeur Fea, élève de Galliari. Dans l'intérieur du palais se trouvent de vastes salles, où en 1805 on donna un grand bal qui fut honoré de la présence de Napoléon, peu de jours avant qu'il se rendit à Milan pour se faire couronner roi d'Italie. Dans quelques-unes de ces salles, se ras-

semble le conseil; dans d'autres sont les archives, et le bureau de révision de la garde nationale. Dans la partie du palais qui est vis-à-vis du péristyle, vers la place, il y a les bureaux d'insinuation.

Dans la salle de la réunion du conseil, on voit les beaux aquarelles que De-Gubernatis, piémontais, légua à la ville, pour qu'ils servissent de modèle aux jeunes élèves. Ces aquarelles méritent d'ètre observés par tout amateur des beaux-arts; car il n'y a aucun peintre vivant, à notre avis, qui ait, je ne dis pas, surpassé, mais qui ait fait quelque chose d'aussi beau en ce genre.

La tour dite de la Commune, attigüe à ce palais, est située à l'angle d'où se séparent la rue du Sénat, et la rue d'Italie. Le dessin de cette tour est de l'architecte Castelli; on en jeta les fondemens le 11 novembre 1786, en y plaçant l'inscription sui-

vante:

Victorio Amedeo III rege opt. fel. aug. Urbanum Turrim. Recto viæ magnæ Duriæ. Obsistentem Ordini Solo æquandam. Ad Consulares ædes Restituendam

Aug. Taurinor. Decuriones ampliss. decreverunt jacta fondamenta 14 Kal. decemb. an. 1786.

Kar. Phil. Tana interaq. march. Kar. Lud. Pansoja i. c. Syndacis

Jos. Francisco Valpergiæ. Com. rationum magistro Kar. Thoma. Rottario Costant. march. Prospero Laur. Balbo Vinadii Com. Petro Francisco Burgesio j. c. Josepho Andrea Bignone Hiac Marchetto I. C. ab. actis. Il y eut plusieurs tours de l'Hôtel-de-Ville, qui se succédèrent les unes aux autres, non pas sans marquer quelque époque importante dans l'histoire

de Turin.

Vis-à-visl'ancien Hôtel-de-Ville, qui étaitrue Doragrossa, avant qu'on élevat l'hôtel qui sépare actuellement la place de l'Hôtelde-Ville de la rue Doragrossa, il y avait une tour très-élevée, sur le sommet de laquelle on allumait des feux de joie et des feux d'artifice dans les réjouissances publiques. La cloche de l'Hôtel-de-Ville donnait le signal de prendre les armes, ou annonçait par de fréquens tintemens les exécutions de justice; l'horloge marquait les divisions du tems à l'italienne jusqu'en 1568, et depuis lors à la française, puis de nouveau à l'italienne jusqu'au 4 janvier 1791; depuis ce jour, elle marqua les heures à la française. Enfin, à une hauteur moyenne du mur de cette tour, on voyait la poulie qui servait à donner des traits de corde. L'ancienne tour était du xiv siècle. En 1380 la Ville se mettait en mesure d'achever la tour. Neuf ans après, elle acheta une cloche de l'abbé de St-Mauro, et plaça à Turin la première horloge. En 1449, la Ville fit couvrir la nouvelle tour. En 1666, cette tour, tombée presqu'en ruine, la Ville la fit reconstruire pour célébrer la naissance de Victor Amédée II.

C'est alors que la base et la porte furent faites en marbre, et qu'elle fut ornée de peintures et d'inscriptions qui rappelaient les phases vraies ou fabuleuses de l'origine de la ville. La tour était quarrée jusqu'à la hauteur des cloches, où elle finissait par une galerie sur laquelle s'élevait une pyramide octangulaire, qui a au sommet un globe surmonté de la croix. Sous l'horloge, un peu plus bas qu'à la moitié de la hauteur, on voyait un globe qui présentait les différentes phases de la lune.

Mais comme cette tour embarassait la rue Doragrossa, la Ville arrêta qu'elle serait abattue, et qu'on en élèverait une nouvelle à l'angle de l'Hôtel-de-Ville, qui est au nord. Cette nouvelle tour est celle que l'on voit maintenant, et l'ancienne fut démolie par ordre du gouvernement provisoire, le premier mars 1801. Il est une circonstance que nous rapportons ici, et que nous avons aussi puisée dans l'histoire du chevalier Cibrario, c'est que le taureau en bronze fut descendu le 23 avril 1801, comme pour attester qu'on avait perdu l'indépendance nationale. Turin eut à diverses époques, différens hôtels-de-ville; mais comme notre but n'est pas d'occuper le voyageur de pareils sujets, ceux qui désireront les connaître, n'ont qu'à lire l'histoire du chevalier Cibrario, laquelle ne laisse rien à désirer.

icaccia

### PALAIS DES TOURS

Nous appelons palais cet édifice, destiné à servir de prison, parce que c'est ainsi qu'on le nomme dans l'acte de donation qui en fut faite par Manfredi, marquis de Suse, en 1031, au Monastère des Ss. Solutore, Avventore et Octave. La porte par laquelle on va au pont-Dora, tire son nom de cet édifice, de même à cause de ce bâtiment; on l'appelait jadis la Porta Palatina.

C'est le seul monument romain qui ait échappé aux dévastations de Amolo, des barbares du moven-age et des Français; et il nous rappelle les différentes dominations qui se succédèrent dans ce pays, ainsi que les différens genres d'architecture qui prévalurent en divers tems. Ce que l'on ya ajouté, et les réparations que l'on y a faites à plusieurs reprises, empêchent de déterminer quelles sont les parties qui appartiennent au tems des Romains, et celles qui sont du moven-age. Cependant, les archéologues, et surtout Bottero, sont d'avis que les tours, dans leurs parties antiques, sont vraiment romaines; malgré l'opinion de quelqu'illustre auteur, qui regarde ce reste d'antiquité comme un édifice du vi ou vii siècle.

Les deux rangs de pilliers qui ornent la porte du milieu, nous rappellent le goût du premier siècle; une grille en fer, qui se trouve devant l'édifice, est faite de manière qu'on y lit le nom de Jésus. Les deux tours qui sont de chaque côté, produisent un effet pittoresque; et elles offriraient bien plus d'intérêt, si, comme le rapporte une tradition populaire, elles eussent été habitées par Ovide: si Ovide ne les a pas habitées, elles l'ontété par quelques Rois Longobards, et ensuite par les descendans de Charles-Magne et peut-être par Charles-Magne même, comme quelques-uns le prétendent. Mais comme la fortune se joue de tout, elle a changé le palais des Rois Longobards et Francs en une prison; tantum valet mutare vetustas.

W/1

## PALAIS-ROYAL

#### DIT VULGAIREMENT LE VIEUX-PALAIS

on printed suspending the second superior and an experience and accompanies

métropolitaine, fut construit sur le dessin d'Ascanio Vittozzi. Il v a cependant une partie de cet édifice, d'ordre ionique, remarquable pour ses colonnes de marbre, que l'on croit avoir été construite sur le dessin de Palladio. C'est là que fut déposée la Ste-Sindone, lorsqu'elle futtransportée de Chambéry, et elle y resta jusqu'à ce qu'on eut acheté la chapelle du St-Suaire. C'est ce palais qu'habitaient anciennement les Ducs de Savoie; et à en dentification of the popular consists a particular terms of the particular ter

Ce palais, situé près de l'église | juger par ses dimensions, il méritait d'être une demeure royale. Il avait du côté du jardin une magnifique façade, ornée de statues et de bustes représentant les princes de Savoie; ses galeries communiquaient avec le château des quatre tours, et avec le palais

Il occupe l'emplacement de l'ancienne maison épiscopale, que le duc Charles Emmanuel I fit acheter dans le dessein d'y élever son palais.

### PALAIS-CHABLAIS

Ce palais communique par une | galerie intérieure, avec le Palais-Royal, et vers la Place-Château, avec l'église de St-Laurent; cependant la porte d'entrée donne sur la place de St-Jean, vis-à-vis d'un des côtés de la Cathédrale.

résidence d'illustres personnages, dont le nom appartient à l'histoire.

Sous le règne d'Emmanuel Philibert, il était la demeure de Béatrice Langosca, mère de dame Matilde de Savoie; plus tard, en Il fut depuis son origine, la 1609, la demeure du cardinal Altobrandini, neveu de Clément VIII; ce cardinal était venu à Turin, chargé de négociations politiques, et avait conduit avec lui le poëte Jean-Baptiste Marini, napolitain. Quelque tems après, ce palais fut habité par le prince Maurice de Savoie, et par sa veuve, Ludovique. Il devint ensuite le lieu des séances des magistrats, jusqu'à ce que Charles Emmanuel III, dans le siècle dernier, le donna en appanage à son second fils, le duc du Chablais, et en cette circonstance, on le fit réparer et augmenter, d'après les dessins du comte Benoît Alfieri. Depuis 1817, jusqu'en 1831, Charles Félix l'habita, et ensuite la reine veuve, Marie-Christine. Actuellement, c'est la résidence du duc de Gênes.

Grégoire Guillaume Romano peignit le dessus des quatre portes de la salle des cérémonies; il y représenta les quatre âges du monde; et Franceschiello Demorra, napolitain, peignit dans la chambre à coucher, les quatre parties du monde. Des peintres piémontais y peignirent aussi, entre autres, l'Antoniani et Cignaroli, fameux paysagistes.

Outre ces peintures, faites pour orner ce palais, il y a beaucoup de tableaux d'artistes modernes, que Marie-Christine ou le duc de Gênes avaient ordonnés.

Nous ne ferons mention que des tableaux de prix, tel que le paysage de *Maxime D'Azeglio*, représentant un convoi funebre au pied de Haute-Combe.

Dernièrement, M. Elisée Sala, milanais, y fit le portrait, de grandeur naturelle, de la duchesse de Génes; ce tableau est digne de la réputation de l'artiste, et de la femme qu'il représente.

Parmi les réparations et les décorations d'un goût moderne, qui embellissent ce palais, nous rappellerons, surtout, la salle des fleurs, faite par M. Angelo Colla, d'après l'élégant dessin de l'architecte, chevalier Dupuis. La fontaine, que l'on voit au fond de la salle, ciselée sur un marbre qui ressemble beaucoup à l'albâtre, fut dessinée par le même M. Angelo Colla, et faite à Florence par Centini. Le tableau d'Appiani est remarquable; ce tableau enchâssé dans une des parois de la salle, représente Vénus dans l'attitude de demander à Junon la ceinture qui avait été faite par les Grâces.

La salle qui est avant celle des fleurs, de laquelle nous venons de parler, est richement meublée; ces meubles furent ciselés par le chevalier Moncalvo, et dorés à Turin par M. Agnati; ils sont bien supérieurs, pour le goût du dessin, et pour le fini de l'exécution, aux meubles que l'on voit dans la salle attigüe, et qui ont été faits à Paris. Que cela soit dit pour ceux qui ne trouvent rien de beau dans ce que font les artistes nationaux.

Dans la salle du déjeuner, on voit un buste de Charles Albert sculpté par *Canizia*, qui fit aussi le bas-relief en marbre, que l'on voit dans la chapelle du palais.

La salle du bal est très-remarquable pour ses tapisseries historiées, et pour sa décoration d'un goût antique.

Dans la salle de réception de la duchesse, on admire deux grands vases, présent du roi de Prusse; il y a des vases du Japon, et un buste en marbre, représentant Marie Thérèse, sculpté par Butti.

00/1

### PALAIS DE L'ARCHEVÊCHÉ

(Rue de l'Archevêché, 30)

Ce palais, qui donne son nom à la rue qui y conduit, est vis-àvis de l'Arsenal; et quoique en apparence très-simple à l'extérieur, il est très-beau pour la disposition des salles, et leurs richesses.

Comme les archevêques de Turin, avant 1770, n'avaient pas de palais à eux, Victor Amédée leur donna celui-ci en 1776. Il fut réparé et embelli par l'architecte Barelli.

Il y a au rez-de-chaussée quelques chambres destinées à la *Curia* et au tribunal ecclésiastique.

Le voyageur pourra en visiter le péristyle, remarquable pour les ornemens en stuc, et son aspect grandiose.

the ch most of streaments

## PALAIS DU SÉMINAIRE

(Rue du Séminaire, 3)

Le Concile de Trente a ordonné que dans chaque diocèse il dût y avoir un Séminaire pour y recevoir les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclesiastique. Le Séminaire de Turin est placé non loin de l'église Cathédrale, à l'endroit où il y avait jadis l'église paroissiale de St-Etienne : son palais, bâti sur les dessins de Juvara, est d'une belle construction; l'architecte Cerruti a fait quelques nouvelles dispositions dans la distribution de l'édifice. Son intérieur est de forme carrée, ayant la chapelle en face de la porte d'entrée: la cour, d'une propreté remarquable, est ornée de deux rangs de portiques, où l'on remarque les portraits de

quelques personnes élevées en dignité dans l'Eglise, et tout semble concourir à donner à cette maison un aspect qui annonce la décence et le recueillement.

La bibliothèque y est fort-riche. Elle provient d'un legs de plus de neuf-mille volumes, fait à l'établissement par le prêtre Gaspar Giordano, et d'un autre legs de livres laissés par l'abbé Costa, outre quelques achats particuliers. Les Séminaristes ne profitent point de la bibliothèqne : ils suivent les différents cours de philosophie et de théologie (à l'Université), et ils ont l'avantage de trouver dans ce Séminaire de bons répétiteurs.

### PALAIS DU SÉNAT

(Rue du Sénat, 16)

Le Piémont attendait depuis longtems un local qui fût digne d'être un palais de justice.

Le Sénat et la Chambre-Royale siégeaient auparavant dans une aile du palais-ducal, que l'on appelait *Paradis*; ensuite ils furent placés dans l'édifice qui en prit le nom, et où le Sénat est encore aujourd'hui.

aujourd'nui.

En 1671, Charles Emmanuel II, acheta quelques maisons de particuliers, et confia au comte de Castellamonte, le soin de faire construire l'aile du palais qui est destinée à servir de prison; le lieu choisi pour cela, est triste, et son aspect inspire la terreur.

Victor Amédée II chargea, en 1600, l'architecte Juvara d'élever pour la magistrature, un édifice majestueux, dans la partie du bâtiment qui n'était pas destinée aux prisons; mais les événemens politiques et l'insouciance des ministres, en firent suspendre les travaux. Charles Emmanuel III, étant devenu roi, fit transporter ailleurs les prisons, pour que tout le palais servit uniquement à la magistrature.

Le comte Benoît Alfieri qui avait succédé au comte de Castellamonte et a Juvara, donna un très-beau dessin d'ordre ionique pour ce palais, mais il ne put le voir exécuter. De nouveaux événemens en firent suspendre les travaux dirigés par le comte Al-

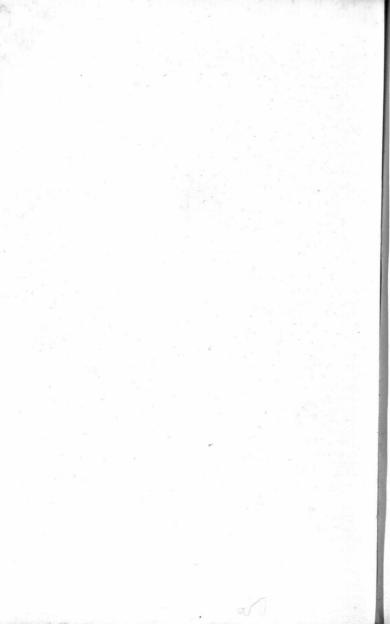
fieri.

En 1787, sous le règne de Victor

Amédée II, on en commença la façade, que l'on ne put achever faute d'argent, et à cause de la guerre, jusqu'à ce que Charles Félix en confiat l'exécution à l'ingénieur Michela. Enfin, comme dit le chevalier Cibrario, la Chambre-Royale se réunit en novembre 1838, dans la nouvelle salle au couchant; cette salle est ornée de piliers d'ordre ionique, et de seize hauts-reliefs; il y a douze médailons qui représentent (heureuse idée) dix des plus célèbres jurisconsultes du pays, six médaillons représentent des génies, assis près l'un de l'autre, et qui écrivent; l'un est le génie jurisconsulte, l'autre, le génie secrétaire; les ailes de ces génies doivent avoir beaucoup de poussière. Le Sénat y tint séance pour la première fois le 6 mars 1830. Toutes les salles où siégent les magistrats chargés des affaires civiles, sont très-belles, et surtout celle qui est à l'angle du côté du sud-ovest. La pièce ou s'assemble la première classe civile, est fortjolie, quoique surchargée d'ornemens; des colonnes d'ordre corinthien la décorent, et entre les colonnes sont les emblêmes de religion, de guerre, des sciences, de commerce et d'agriculture.

Cet édifice, quoique très beau, dans plusieurs parties laisse encore beaucoup à désirer, n'étant pas entièrement achevé. Comme l'observe fort-bien M. Cibrario

TORINO



dans sonhistoire, l'aspect de ceque l'on aperçoit à travers les colonnes et les piliers du superbe vestibule, l'aspect, dis-je, de l'horrible tour de la torture, des chambres des sbirs, et des barraux de fer des prisonniers, de l'entrée de la chapelle des condamnés au dernier supplice, tout cela inspire de l'horreur au voyageur, et il ne peut s'y arrêter.

Le Sénat fut créé par Ludovic de Savoie le 15 mars 1450. Il dé-

cidait sans appel les causes civiles et les causes criminelles. Lorsque Charles Albert changea l'ordre politique de l'Etat, il nomma Cour-d'Appel, le Sénat, et il réserva ce titre à la Chambre-Haute du Parlement national.

La Royale-Chambre des comptes qui siége dans ce palais fut créée en 1567 par Emmanuel Philibert, pour prononcer sur les causes qui sont relatives au domaine et au patrimoine royal.

### PALAIS DU MINISTÈRE

(Place-Château)

La partie du palais qui s'étend depuis le pavillon qui est à l'extrémité de la galerie des armes jusqu'au théâtre-royal, est entièrement occupée par les bureaux du ministère. En effet on y trouve réunis le ministère de l'intérieur, de la guerre, des affaires étrangères, de l'agriculture et du commerce. Dans cette aile du palais, qui s'étend du théâtre à l'angle de la rue de Pô, sont les bureaux de la grande chancellerie. Le ministère des finances est vis-àvis de celui de la guerre et de l'intérieur.

Les fenêtres de ce palais donnent d'un côté sur Place-Château; et de l'autre, sur le jardin-royal. Au premier et au second étage, il y a quelques salles occupées par les ministres, qui sont assez belles. Du reste, il n'y a de remarquable qu'une longue galerie qui fut réparée et ornée de peintures à l'occasion du mariage du duc de Savoie, actuellement régnant. Cette galerie est ornée de quelques bustes en marbre, qui y furent transportés du château de Montferrat.

Le palais fut élevé d'après le dessin du comte Alfieri; mais on y fit plusieurs fois des changemens dans l'intérieur pour la convenance des bureaux ou pour le caprice d'un ministre.

Au rez-de-chaussée, près de la principale porte d'entrée, sont les archives de l'administration de la guerre. Ces archives, si elles étaient réunies à celles du ministère, qui se trouvent dans les salles attigües, pourraient fournir les élémens d'une histoire militaire du Piémont, et de précieuses notices sur l'organisation de l'armée. On y conserve quelques brevets-royaux, signés par Emmanuel Philibert, dont la main, à ce qu'il parait, était plus apte à manier l'épée, que la plume, quoiqu'il fut non moins bon politique que grand capitaine.

# HOTEL-DES-MONNAIES

(Rue de la Zecca, 10)

Le voyageur sera bien aise de quitter un palais encombré de papiers inutiles, et de vieux parchemins, pour aller à l'hôteldes-monnaies, qui n'est pas loin de là.

Quoique l'extérieur de ce palais n'ait rien de remarquable, il y a des salles dans l'intérieur qui sont fort-bien distribuées pour l'objet auquel elles sont destinées. Il y a des chambres propres à chaque genre de ce travail.

Dans l'atelier de Valdoc, situé à quelque distance de la ville,
et qui dépend de ce même hôteldes-monnaies, il y a les fours
pour la fonte des métaux précieux, et des machines mises en
mouvement par la force hydraulique. Le général Menou, qui a
commandé en Piémont, avait enlevé à la monnaie et détruit l'établissement de Valdoc pour agrandir la manufacture d'armes. Après le retour du roi, tout a été
rétabli comme auparayant.

Quant aux opérations de l'hôtel-des-monnaies, on n'épargna rien pour y introduire toutes les améliorations et pour y appliquer les découvertes les plus récentes

en chimie.

L'hôtel-des-monnaies date du XIII siècle sous Philippe de Savoie, prince d'Acaja; et Muratori (antiquaire italien) parle d'une monnaie qu'il dit frappée au coin à l'hôtel-des-monnaies de Turin, le 1256, ensuite de la révolte contre Thomas II, comte de Piémont,

avec la légende: Moneta Taurinensis; et de l'autre côté: Civitas Imperialis. Comme dans ces tems reculés un nombre de petits seigueurs se partageait la souveraineté du Piémont, chaque ville un peu considérable avait ses monnaies; ces divers ateliers monétaires ont cessé d'exister à mesure que la Maison de Savoie a étendu sa domination, et l'atelier de Turin a fini par être le seui dans les Etats qu'elle a sur le Continent.

for des prisonniers, de l'entrée

La création d'un maître général des monnaies parait dater de 1579: des actes antérieurs à cette époque avaient accordé beaucoup de priviléges aux monnayeurs et aux officiers des monnaies. Avant l'occupation des Français, en 1798, l'administration de la monnaie de Turin était une espèce de régie, où tout se faisait pour le compte des finances. Les Français ayant organisé l'atelier monétaire de Turin à l'instar des autres ateliers de France, après le retour du roi, cette organisation a été suivie autant qu'elle pouvait s'adapter aux besoins de l'Etat, et avec les modifications qui étaient commandées par les circonstances.

Un édit de 1755 avait réglé le mode de frapper les monnaies pour le Piémont. Cet édit, qui est un monument de la sagesse de Charles Emmanuel III, a été exécuté jusqu'à la fin du xviii siècle. Durant l'occupation des Français,

05/1

il a été frappé des pièces avec des types et des légendes analogues aux circonstances, parmi lesquelles on doit remarquer des pièces de 20 francs et de 5 francs antérieures à celles qui ont été frappées depuis que la monnaie de Turin a travaillé d'après le système monétaire de France.

On voit à l'hôtel-des-monnaies une série de coins de médailles, qui se rapportent aux princes et aux princesses de Savoie, depuis Bérolde, jusqu'à Victor Amédée III. Cette précieuse collection est due à M. Lavy. On voit dans le même cabinet une collection de médailles, où l'on peut admirer les trayaux des meilleurs ar-

tistes, depuis le xvi siècle jusqu'à nos jours; une collection trèsriche, et peut-être unique en Piémont, de pièces de monnaie, objet qui intéresse à la fois le généalogiste, l'historien, l'administrateur et l'antiquaire; et quelques bustes des hommes qui ont le plus marqué dans le Piémont, parmi lesquels on distingue Lagrange, Denina, Alfieri. Ces bustes sont de l'exécution de M. Amédée Lavy. On y voit aussi les poinçons du Piémont et de la République de Gênes depuis 1780, jusqu'à nos jours.

L'administration de l'hôteldes-monnaies dépend du minis-

tère des finances.

#### AUTRES PALAIS REMARQUABLES

DE TURIN

Outre les palais que nous venons de décrire, il en est d'autres qui, s'ils ne peuvent rivaliser avec les premiers, méritent toutefois l'attention du voyageur, soit sous le rapport de l'art, soit parce qu'ils rappellent d'intéressants souvenirs.

PALAIS-BAROLO, rue delle Orfanelle, 4.— Ce palais, dont une grande partie est maintenant un asile pour l'enfance, gràces à madame Colbert, veuve du marquis Tancredi Falletti de Barolo, rue St-Dalmas, près du Sénat, fut élevé en 1692, par l'ingénieur Jean-François Baroncelli. Ce palais appartint d'abord à Octave Provana, comte de Druent, homme cruel et emporté, qui fit mourir sa fille de chagrin. Cet homme, qui n'aimait

personne, aimait les beaux-arts. Il fit venir à Turin les peintres les plus célèbres de ce tems là: François Trevisani, qui peignit dans ce palais les quatre élémens; Lamberti de Carpi, qui y peignit une Junon; Antoine-Marie Hafner, de Bologne; Etienne-Marie Legnani; Jean-Baptiste Pozzi, milanais, et d'autres moins célèbres.

Marc-Antoine Berutto fit les ciselures des portes; et Dominique-Marie Violino fit les stucs

de la facade.

Maintenant, outre les peintures anciennes de Daniel Seyter, il y a une précieuse collection de tableaux, parmi lesquels on remarque: le couronnement de la Vierge, de Giotto; les quatre Evangélistes, par le même peintre; un St-Antoine, de Murillo; la descente de la Croix, du Tintoret; la Sainte Famille, de l'Albani; un intérieur d'église, de Pierre Neef; un portrait de Rembrandt, fait par lui-mème; un St-Pierre, de Mengs; quelques Madonnes, de Charles Dolci, de Sassoferrato, et de Pompée Battoni. La Vierge de la Guirlande, de Luca della Robbia, est admirable; c'est un relief en terre cuite; et le buste de Sapho, ouvrage de Canova.

En montant un escalier magnifique, formé de deux rampes qui se réunissent à un palier, vous entrez dans une grande salle. En avançant à gauche, vous trouvez trois autres salles, où vous rencontrez peut-être un homme que la plupart des étrangers sont bien aises de connaître. Cet homme, c'est Silvio Pellico, l'auteur de la Francesca da Rimini, et Delle mie Prigioni.

PALAIS-SOLARO, rue Saint-Dominique, num. 11. — Ce palais, qui appartint jadis aux comtes Solaro della Chiusa, s'il n'est pas remarquable à l'extérieur, l'est intérieurement pour la richesse et pour l'élégance. C'est dans ce palais, occupé alors par le vieux comte de Govone, que Jean-Jacques Rousseau servit comme laquais.

PALAIS, autrefois, DES PRINCES D'ESTE, rue de la Basilique, num. 2. — Cet édifice, qui est situé près de l'hôpital de St-Maurice, appartenait jadis aux princes d'Este, marquis de Lanzo; maintenant il appartient au docteur Royatis.

Un médaillon , placé dans la façade et représentant Torquato

Tasso, rappelle l'accueil bienveillant que ce génie, à la fois grand et malheureux, y reçut. C'est là qu'il composa son dialogue sur la noblesse, qui a pour titre Il Forno, dans lequel il introduit comme interlocuteur, Augustin Pucci, qui enseignait alors la philosophie à l'Athénée de Turin.

PALAIS-NATTA, rue Sainte-Thérèse, numéro 1. — Ce palais, qui est vis-à-vis l'église de St-Charles, fut construit dans l'intervalle de 1647 à 1662, par Louis-Félix Tana, dit le comte de Santera, alors capitaine de cavalerie. Cet homme, d'un caractère emporté et cruel, ayant quitté le casque pour le froc, se fit trapiste. Il mourut dans les bras de l'abbé de Rancé. L'histoire de cet homme pourrait servir de sujet pour une romance touchante.

PALAIS-CARAGLIO, Place-Saint-Charles, numéro 6. — Ce palais fut réparé, d'après les dessins du comte Alfieri, et décoré de superbes peintures par Cignaroli, Gili et Rapans; la voûte de la salle fut peinte par les frères Galliari.

Ce palais appartient actuellement à l'Académie-Philarmonique, de l'institution de laquelle nous parlerons à son lieu.

PALAIS-COLLOBIANO, Place-Saint-Charles, num. 3.— Ce palais, qui est près de l'église de St-Charles, fut habité par Victor Alfieri. On raconte qu'Alfieri, s'étant épris d'une dame qu'il vit d'une fenêtre de ce palais, et cette dame étant sans doute peu digne de son amour, il voulut vaincre cette mauvaise passion, et se fit attacher par son domestique à un fauteuil; et on dit que ce fut alors qu'il commença sa tragédie (Cléopatre).

in

PALAIS-MASINO, rue de l'Arsenal, numéro 9. — Près du palais-Viale, est situé celui des comtes Valperga di Masino, dont les salles furent peintes par Bernardin Galliari, par Ange Vacca, Charles Bellora, et par Charles Randone; et Pierre Casella fit les jolies ciselures qui ornent la porte. Mais ce qui vaut mieux que tous les ornemens et le luxe, c'est le souvenir qu'a laissé de lui l'abbé Thomas Valperga de Caluso, homme d'une vaste érudition et d'un cœur excellent. Nous ne devons point passer sous silence la comtesse Eufrasia Valperga de Masino, qui fonda dans ce palais, en 1831, une salle d'asile pour l'enfance.

PALAIS-DE-LA-CISTERNA, rue Saint-Philippe, num. 15. — Les connaisseurs admirent dans ce palais le beau théâtral du grand vestibule entouré de colonnes, et de la vue du jardin intérieur. Il fut embelli par le comte de

Beinasco.

Le prince La-Cisterna possède plusieurs tableaux très-remarquables, parmi lesquels un Raphaël de sa première manière, et

une Vierge de Guide.

PALAIS-CAMBIANO, rue de l'Hôpital, numéro 24. — En 1644, le comte George Turinetti fit élever près de la place-St-Charles le palais qui appartient aujourd'hui au marquis Turinetti de Cambiano; palais qui fut ensuite rebâti par l'architecte Borra.

PALAIS-VIALE, rue de l'Arsenal, num. 13. - Nous faisons remarquer ce palais, parce que, outre qu'il est bâti dans le même goût que celui du palais Pitti à Florence, pour le style sévère de la façade, il rappelle un des

diplomates les plus distingués du Piémont, le marquis Charles Ferrero d'Ormea, qui l'habita, et qui y mourut. On y trouve la

Banque-Nationale.

PALAIS-GRANERI, rue Bogino, numéro 9. - Ce futl'abbé d'Entremont, Antoine Graneri, qui fit bâtir en 1683, d'après le dessin de Jean-François Baroncelli, le vaste palais qui attire les regards du voyageur au commencement de la rue Bogino. La grande salle de ce palais est peut-être la plus vaste qu'il y ait parmi les particuliers à Turin, et elle est ornée des sculptures des frères Collini. A ce palais est attaché un souvenir qui lui donne plus de prix, qu'il n'en peut recevoir de l'art.

Le comte Maurice-Ignace Graneri, président du Sénat, l'a habité. Cet homme, n'écoutant que la voix de la justice, sans songer ni à la faveur, ni à la colère du prince, prononça un arrêt qui le fit reléguer dans une de ses terres. Un autre souvenir attaché à ce palais, c'est qu'en 1706, après avoir chassé les Français qui assiégeaient Turin, Victor Amédée II, le prince Eugène, les princes de Saxe-Gotha, et les officiers les plus distingués de l'armée austro-sarde, y firent un banquet. Alors on se rejouissait après la victoire, et non avant la bataille. Maintenant ce palais appartient à M. le comte Gerbaix De-Sonnaz.

Non loin de ce palais, est située la maison qui appartint au comte

Laurent Bogino.

PALAIS-AZEGLIO, rue d' Angennes, n. 19. — Le palais qu'habite à présent le marquis Robert d'Azeglio, appartint dans son origine aux marquis de Brême. Il fut bâti d'après le dessin de Castelli, et ses ornemens en stuc sont l'ouvrage de Molina et de Sanborto-lomeo.

PALAIS-LEVALDIGGI, rue de la Providence, n. 22. - A droite de la place-St-Charles, est le bel hôtel du comte Trucchi de Levaldiggi, bâti par le comte de Castellamonte, en 1673. L'on admire les sculptures en bois qui décorent la porte d'entrée, d'un dessin et d'un travail qui méritent d'être remarqués. Sur l'escalier il y a deux statues en marbre, œuvre de Bernard Falconi. Ce palais appartenait à S. M. Caroline de Savoie, jadis impératrice d'Autriche, et maintenant à la famille Scaravaglio.

PALAIS-BORGARO, rue de la Vierge-aux-Anges, n. 19.— Cet hôtel, bâti par Juvara, est décoré de balustres avec des statues en marbre. On y remarque des peintures de Crosati. Actuellement il est occupé par une Société de Nobles (Casino) appelée Wist-

club.

PALAIS-SAINT-MARSAN, rue de Saint-Philippe, n. 23. — En face de cette église, est l'hôtel de St-Marsan, bâti par le capitaine Garve, et restauré par le comte Alfieri. Le jardin qui est dans l'intérieur de cet hôtel, cultivé autrefois par le docteur Belardi, renfermait des plantes exhotiques très-rares.

PALAIS-THAON-DE-REVEL, rue Conciatori, n. 27. — Le dessin de ce palais est de l'architecte Bovis, et son ensemble est somptueux. Parmi les tableaux qui s'y trouvent, on remarque un bel original de Léonard da Vinci, et d'autres paintes de l'accident de l'

tres peintures très-rares.

Palais-St-Georges, rue des
Ambassadeurs, n. 2. — L'hôtel

qui fait le coin de cette rue, appartenait à feu le comte de Tavilian, qui en fut l'architecte, car ce comte avait été élève de Juvara. L'on y remarque des affresques de Galliari. C'est dans cet hôtel qui a logé l'empereur Joseph II, lors de son séjour à Turin, en 1769. Ce palais fut embelli et orné d'une belle façade par son propriétaire actuel, le marquis St-Georges.

PALAIS DU COMTE DE LA TRI-NITE, rue Saint-François-de-Paul, n. 23. — Ce palais est digne d'être observé pour son architecture extérieure; le dessin est du comte Borgaro. Cet hôtel contient une riche bibliothèque et des pein-

tures très-rares.

PALAIS DU COMTE BALBO, rue Bogino, n. 12. — Ce palais, qui appartenait autrefois au comte Bogin, est occupé aujourd'hui par l'illustre comte César Balbo, président du conseil des ministres de S. M. le roi Charles Albert, en 1848. Le buste du comte Bogin est sur le premier palier de l'escalier.

Palais-Dalpozzo, rue de la Zecca, n. 9. — En face de l'hôtel-des-monnaies l'onremarque l'hôtel-del-Dalpozzo, qui fut restauré en 1731 par l'architecte Juvara, et dont la cour, le vestibule et l'escalier sont dignes d'être remarqués pour sa gravité et le grandiose de leur architecture. L'observateur doit faire attention à la gradation de lumière que l'architecte a voulu ménager en réglant la hauteur des quatre parties de l'édifice.

Les corps de maison que le chevalier Dalpozzo fit rétablir en 1819, sur le derrière, dans un emplacement très-vaste, ajoutent à la magnificence de ce palais.

-00/

n. 17 bis. — Ce palais, de construction moderne, est remarquable pour la beauté de la cour.

M. Antonelli en fut l'architecte; c'est lui qui érigea aussi un autre palais, rue de Vanchiglia, allée

de St-Maurice.

Tous les édifices construits par cet artiste se font remarquer surtout pour la sage distribution des pièces; on y trouve le goût an-

cien et classique.

PALAIS DU MARQUIS SOLARO, rue de la Rocca, n. 12. — Ce palais fut érigé sur le dessin de l'architecte Leone ; il est difficile de trouver une architecture plus belle, et qui plaise davantage. Le jardin attigu à ce palais est peutêtre le plus grand jardin particulier qu'il y ait dans la capitale.

PALAIS-COSTIGLIOLE, rue des Corroyeurs, n. 10. — Ce palais mérite l'intérêt du voyageur, parce que c'est là qui nacquit et mouruf l'immortel Lagrange.

PALAIS-RIZZETTI, place de la Consolata, n. 5. -- Nous faisons mention de cette maison, parce qu'elle est le plus bel édifice dans le goût du Bramante qu'il y ait à Turin. Les professeurs Promis et Marchini en furent les architectes. Nous devons cependant regretter qu'on ait suivi l'usage d'en recrépir et blanchir les façades, pour les rendre, comme l'on dit, plus gaies, mais qui en réalité les déparent.

PALAIS-GUARENE, Place-Carlina, 2. — Le dessin de l'intérieur de ce palais, est l'œuvre du comte de Guarene, mais le dessin de la façade fut donné par Juvara. Les peintures à fresque, que l'on voit à la voûte de la galerie, sont de Galcotti.

Ce palais appartint d'abord aux

Palais-Calori, rue de l'Arc, comtes de Guarene, puis aux comtes de Bagnasco; actuellement les marquis de Ormea en

sont les propriétaires.

PALAIS où était autrefois le COLLÉGE DES PROVINCES, rue Bogino, 10. — Ce magnifique édifice, qui était destiné pour le Collége-Charles-Albert, et qui est maintenant occupé par différentes Administrations, fut bâti sur les dessins de l'architecte Antonelli, qui voulut que chaque étage fût d'un ordre différent d'architecture: lorsque ce palais sera achevé, il faudra le mettre au nombre des plus beaux édifices de la capitale.

PALAIS-CANELLI, rue Alfieri, numéro 6. — Ce palais fut bâti en 1663, par Antoine-Maurice Valperga, et passa, en 1719, à la famille Canelli. Il fut alors peint à fresque par César Mazzoni; et plus tard il fut augmenté et réparé d'après les dessins de l'architecte Louis Bar-

beris.

L'avocat Gatino, qui en est actuellement le propriétaire, l'enrichit d'une collection de superbes tableaux, parmi lesquels on remarque l'intérieur d'une taverne, avec plusieurs figures de grandeur naturelle, ouvrage de Gherardo delle Notti; l'intérieur d'une église gothique de Peter Neefs, qui est vis-à-vis d'un autre tableau qui représente l'intérieur de l'église de St-Laurent (à Milan), du peintre Migliara. Un amour sur le bord de la mer. de Guido Reni. Une corbeille de fleurs et de fruits, de Jean Van-Huysum. Une Vierge avec des anges, de grandeur naturelle, de Gaudenzio Ferrari. Ste-Marguerite et Ste-Rose, avec les portraits de ceux qui en ont fait prepeint par Salvator Rosa. Deux grands tableaux d'animaux, peints par Jean-Henri Roos. Une demi-figure de Ribeira dit le Spaquoletto. L'adoration des pâtres et la présentation au temple, de Jean Jordans, élève de Rubens. Un paysage que l'on attribue à Cornelio Poelenburg; un paysage de Jean Breughel, dit de velours, avec beaucoup de figures de Van-Ballen. Une bataille attribuée à Pollidore de Caravaggio.

PALAIS-D'ARACHE, rue Saint-François, num. 14. -- Nous ne parlons de ce palais, qu'à cause de la belle collection de tableaux que le comte Bertalazone D'Arache y a formée; et nous engageons le voyageur à aller la visiter: il y sera bien accueilli par cet insigne protecteur des

beaux-arts.

Il nous resterait à parler d'autres palais, tels que celui des comtes d'Agliano, qui appartint aux marquis Morozzo de Bianzé (rue de l'Hôpital, numéro 13), palais dont le dessin a été fait par le capitaine Garve, et perfectionné par le comte Alfieri; le palais des marquis de Cavour (rue de l'Archevêché, n. 13), qui fut bâti d'après le dessin de l'architecte Planteri. Les palais des comtes de Vallesa (rue St-Dalmas, n. 23) et de St-Martin-de-la-Motte (rue des Imprimeurs, n. 12). Ce dernier a été construit d'après le dessin de Valperga.

Comme il nous reste encore beaucoup à dire sur d'autres objets plus importans, nous laissons

là les palais.

GALERIE DU COMTE D'ARACHE. -Cette galerie a un grand nombre de tableaux de peintres flamands et italiens. Un Déluge du

sent. Cadmus qui tue le dragon, | Dominichino, un St-Jean dans le désert, peint sur le bois, par Léonard Da Vinci; une Madonne (demi-figure) par Sassoferrato. Les Fils de Jason sauvés des flammes, de Montegna; la Susanne et deux vieillards, de Guido, tableau qui appartint jadis à la galerie Soderini de Vénise; Saturne chassé du ciel, peinture de Paul Veronese; la Samaritaine, de Bassano, dont il existe une gravure, tableau qui provient de la galerie Pisani; le Martyre de St-Barthélemy, du Spagnoletto; un Enfant prodigue, du Calabrese; une Vierge peinte sur le bois, de Francia; une Sainte-Famille, de Guercino; un St-Sébastien, de Vandyk; un portrait de M. Roche, de sa femme et de ses enfans, peint par Rubens à l'âge de 22 ans, lorsque ce célèbre flamand sortit de l'école de Otho Venius, pour venir étudier en Italie; tableau qui faisait partie de la collection de madame Pompadour, et qui fut gravé par Cousins; un Riposo in Egitto, de Van-Orley; un St-Jérôme, peint sur le bois, de Quintino Metsis, le fameux Forgéron d'Anvers; la Vision de St-Jean Evangéliste, du Titien; une Vue de mer à la clarté de la lune, de Vernet; le portrait d'un cardinal, par Murillo; un paysage de Salvator Rosa; quelques perspectives, de Guardi. Il y a aussi une précieuse collection de portraits de quelques illustres italiens: celui du célèbre capitaine Gatta-Melata, peint par Cappuccino; le portrait de Cunani, maitre de l'Ordre de St-Jacques de Compostella, peint par Titien; le portrait de Campanella, œuvre du Carache; celui du P. Zanchi de Bergame, peint par Crespi, et enfin quatre portraits de femme,

de Moroni, de Bellini, de Palma-Vecchio et du Tintoret, et trois autres de princes de la Maison de Ferrara, faits par Lotto Lo-

enzo.

Parmi les tableaux d'artistes modernes, on remarque la Marie-Stuard conduite au supplice, de Hayez; la vertu recompensant le mérite, du chev. Pelagio Palagi; la mort de Travella, peinture de Lipparini; un paysage de Azeglio; quelques superbes vues de Migliara (d'Alexandrie); une Vue de mer, que Joseph Camella peiguit d'après nature en Espagne; et enfin quelques grands tableaux à l'aquarelle, de Degubernatis et de Bogetti (peintres piémontais).

GALERIE-LAVARIA. -- Puisque nous parlons de galeries, nous citerons celle de monsieur Lavaria, rue Saint-Augustin, quoiqu'elle ne soit pas toujours visible. Il s'y trouve une précieuse collection de chamos, de médailles, de monnaies d'or, frappées au coin par les Rois Goths d'Espagne; des bas-reliefs, que l'on croit du sculpteur Algardi, et de belles statues en ivoire non moins remarquables pour leur grosseur, que pour leur belle exécution. Le tableau auquel les artistes attachent plus de prix, est une Mater Amabilis, de Luini, peinte sur le bois; un tableau représentant la fondation de Rome, que l'on attribue à Fra Bartolomeo; une Vierge avec l'Enfant-Jésus, peint sur pierre (semblable à celui qui se trouve à Gênes), de Pierino Del-Vaga, élève de Raphaël; autre Madonne semblable, de Parmigiano; Pindare et les muses sur l'Elicon, de Guido; un St-Jérôme dans le goût de Michel-Ange, quelques peintures de Carache, une du Corrège, deux tableaux de Giulio

Romano; quatre de Salvator Rosa et un grand nombre de l'école allemande et de l'école flamande, parmi lesquelles on admire ceux de Wouwermans, de Rembrandt, de Rubens et de Teniers.

CABINET DE TABLEAUX ET DE MÉDAILLES DU CHEVALIER DELLA-CHIESA, rue de la Providence, 22.

— Parmi les tableaux posséés par le chev. Della Chiesa, on doit remarquer une Némesis peinte par Jules Romain, un étude de Rubens, un portrait jugé de Titien; Tobie, de Jules-César Procaccino; un Amour dormant du Guide, un Perugino et plusieurs tableaux flamands.

On y voit aussi quelques petites statues en marbre, des basreliefs, des bronzes anciens, des lampes, des vases et un petit satyre très-beau, qu'on croit de Michel-Ange, de même que plusieurs morceaux de minéralogie

très-rares.

Est remarquable encore sa collection de médailles consulaires et impériales en nombre

environ de 7,000.

CABINET NUMISMATIQUE DU CHEVALIER PELAGIO PALAGI, au bout de la rue des Ecuries. -Ce cabinet est composé de environ 30,000 médailles grecques, romaines, du moyen-âge et modernes, mais particulièrement est remarquable la collection des Papes, qui fut formée par le professeur *Scassi* de Bologne, la plus riche peut-être d'Italie. Nous pourrions parler de plusieurs autres collections de médailles, mais nous nous limitons à rappeler celle du comte Napione qui est assez riche en médailles italiennes, et celle du chevalier Calleri-Gamondi.